

AUTOUR DU TOUR : LES ÉTOILES AIMENT LES GÉANTS

L'ÉCRAN

LE MOINS CHER DE TOUS **12**^F LES HEBDOS DE CINÉMA

français

N°158-6 JUILLET 1948

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



KATHARINE HEPBURN (Voir page 3 l'article de R. M. Thérond).

Quatre ans ont passé

Le samedi 10 et le dimanche 11 juillet va se tenir, 2, rue de l'Élysée, l'Assemblée générale annuelle de la Fédération française des Ciné-clubs. Cette assemblée revêtira cette année une importance particulière et nous en donnerons un compte rendu détaillé dans nos prochains numéros.

Le mouvement des C.C. a acquis aujourd'hui une telle importance, tant en France que sur le plan international, qu'il lui faut prendre conscience de sa force.

Les C. C. n'en sont plus aux tâtonnements. Quatre ans d'activité ont « rodé » leur fonctionnement, sur le plan pratique et sur le plan culturel.

Chaque dirigeant, chaque adhérent de club doit aujourd'hui se rendre compte qu'il est un artisan indispensable du redressement économique et culturel du cinéma français.

Au lendemain de la libération, les C. C. étaient au nombre de cinq. Ils groupaient 2.000 adhérents.

Maintenant, ils sont 185 avec plus de 100.000 membres.

La F.F.C.C. a vu son but initial de coordination s'élargir. Elle assume aujourd'hui des activités multiples et indispensables :

— Recherche de films et programmation, rapports avec les maisons de distribution et la Cinéma-thèque.

— Etablissement de fiches filmographiques.

— Édition du journal « Ciné-Club », organe de liaison entre les clubs et de diffusion de la culture cinématographique.

— Organisation de conférences, de festivals, d'expositions et de stages de moniteurs de Ciné-clubs.

— Représentation des spectateurs dans de nombreux organismes officiels tels que : commission d'étude des scénarii, commission de contrôle des films (censure), conseil supérieur de l'éducation nationale.

Enfin, créée sur l'initiative de la France, la Fédération internationale des Ciné-clubs, a décidé que son secrétariat exécutif serait confié à la Fédération Française des Ciné-clubs.

Car le prestige des C.C. français est grand, également à l'étranger. Et les pays qui créent des clubs ou fédèrent ceux existant enclavent leur fonctionnement sur celui de la Fédération française.

Le 10 et le 11 juillet, les C.C. vont faire leur bilan. Bilan très positif. Ils vont aussi élaborer leur plan de travail pour la saison prochaine.

Un vœu pour terminer : puissent les pouvoirs publics soutenir, autant qu'il le mérite et autant que le prestige culturel de la France le commande, ce magnifique effort.

COMITE LOCAL DE DEFENSE
DU CINEMA FRANCAIS
DE COLOMBES-BOIS-COLOMBES

MARDI 13 JUILLET
de 21 heures à l'aube à
LA TAVERNE
du Colombes-Palace

7, rue Julien-Gallé - 13, rue St-Denis

LE GRAND BAL
DU CINEMA

avec la participation de
JANY HOLT - PERRETTE SOULEX
ROSINE LUGUET - JIMMY GAILLARD
et de nombreux autres VEDETTES
de l'écran.

Toutes les branches de l'industrie
cinématographique seront représentées.

DEVANT-VOUS, se dérouleront plusieurs
prises de vues du grand film qui
réalisent actuellement CLAUDE DENYS
et JACK MOISY :

UNE SALE COMEDIE

Dr de la photographie : R. FLEYTOUX

En outre, un grand concours de danse
permettra de faire figurer le couple
gagnant, en bonne place dans ce film.

Dans la nuit : LE CLOU DU BAL :

UNE ATTRACTION FORMIDABLE
INATTENDUE

et ABSOLUTEMENT INEDITE
présentée par YVES DENIAUD

Pour la sauvegarde du cinéma fran-
çais, tous les spectateurs se doivent
d'assister à ce bal donné dans les salons
de l'établissement le plus sélect de la
région. - Entrée gratuite.

Prochainement, le comité régional
de Colombes-Bois-Colombes organisera
un concours aux immenses répercussions.

DECOUVERTE du CINÉMA

Le Carnet du Club-Trotter

* UN ÉBLOISSANT GRAPHIQUE pour-
rait être tracé et exposé par le C.C.
Ébroïcien (1) (pour les profanes : C.C. d'E-
vreux). Fondé en octobre dernier, et
bien que les gens d'Évreux n'aient que
très peu au cinéma, il groupait dès le
départ quatre cents adhérents, et l'on
reconnaitra que c'est un chiffre plus
qu'honorifique. Mais que dire devant le
nombre d'adhérents actuel ? Lisez bien :
quinze cents, et il n'y a plus à douter,
certes, de l'intérêt porté par les Ébroi-
ciens au « bon » cinéma, leur adhésion
au club constituant en quelque sorte
de leur part une réponse au grief qui
pouvait leur être fait de dédaigner le
septième des arts.

Panorama de la dernière saison : pro-
jection de : *Le Million*, *Les Gens du voyage*,
Good bye, Mr. Chips et pour la pre-
mière fois à Évreux qui, sans le club,
ne les eussent jamais vus, *Les Enfants du*
Paradis. Ici aussi, comme en d'autres coins
de France, de plus en plus nombreux,
d'excellents rapports se sont noués en-
tre le C.C. et l'exploitant local, et c'est

ainsi que, en collaboration avec ce der-
nier, Jean Nery allait présenter à Évreux
Le Diable au corps et *Pierre Laroché*,
La Bataille de l'océan.

Complétons le résumé de cette bril-
lante activité en mentionnant la créa-
tion d'une bibliothèque par le club et
l'organisation de visites de cabines avec
démonstration de projection.

* JAMAIS FILMEAS FOGG n'aurait
tant regretté qu'aujourd'hui de n'être
le plus souvent qu'un club-trotter en
chambre, et il n'est pas l'un de vous
qui ne comprendra ses regrets quand il
apprendra l'existence du C.C. de Naples.
C'est le moment de soupirer : *Voilà Na-
ples et mourir*... d'autant mieux que
personne, jamais, n'en est mort. Donc,
Napoli a son club (2), et celui-ci a au-
jourd'hui cinq mois d'existence. Ses
programmes jusqu'ici ont consisté en
rétrospectives très intéressantes des éco-
les française, russe, allemande et ita-
lienne. Les débats après les séances (qui
sont suivies régulièrement par un pu-
blique fidèle) sont toujours très vifs. Les-
quelques séances sont toujours précédées
par des informations critiques sur les
œuvres qui vont être projetées.

Un festival du film français, présenté
par notre ami Jean-Georges Aurio, fit
l'objet de cinq séances supplémentaires,
et obtint un énorme succès. Aurio étu-
dia *Goupi*, *Les Femmes de*, *Les Dames du*
bois de Boulogne, *Le Ciel est à nous*,
Les Enfants du Paradis et *Carnet de bal*.

* LE BRITISH FILM INSTITUTE, comme
la Fédération française des ciné-clubs,
organise chaque année un stage destiné
aux animateurs de C.C.

Grâce aux relations amicales nouées
au sein de la Fédération internationale
des C.C., deux dirigeants de clubs fran-
çais désignés par l'Assemblée générale de
la F.F.C.C. seront invités à passer quinze
jours en Angleterre, cet été.

Un accord est en effet intervenu entre
les deux organismes en vue d'un échange
de stagiaires. Deux dirigeants de clubs
anglais viendront assister au stage de
la F.F.C.C., tandis que leurs deux col-
lègues français assisteront au stage du
British Film Institute.

FILMEAS FOGG.

(1) C.C. Ébroïcien : siège social, 15, rue
du Maréchal Joffre, Évreux.
(2) Circolo Napoletano del Cinema, Na-
poli, Vomero, Via Cimarosa, 20 a.

A l'Assemblée nationale UNE MESURE POUR RIEN

Il y avait des vedettes, ce jour-là,
dans les tribunes de l'Assemblée
nationale, et bien des personna-
lités cinématographiques : Mme Ma-
celle Génat, MM. Pierre Blanchard,
François Périer, Claude Autant-Lara,
Roger Weill-Lorac, d'autres encore...
Auditeurs muets, bien entendu, mais
combien attentifs, puisque — enfin,
et non sans qu'on ait tenté une fois
encore de la faire remettre — l'or-
dre du jour appelait la discussion du
projet de loi instituant une aide tem-
poraire à l'industrie cinématographi-
que et de la proposition de résolu-
tion de M. Fernand Grenier ten-
dant à inviter le Gouvernement à
verser une subvention d'un milliard
à la production cinématographique
française.

Las, après toute une matinée de
discours et de discussions, on n'a-
boutit qu'au renvoi à la commission
de la Presse-Radio-Cinéma des mul-
tiples amendements présentés au
projet de loi Gérard-Jouve... La dis-
cussion des articles s'effectuera ul-
térieurement !

On entendit successivement M.
Gérard-Jouve, rapporteur, qui ex-
posa le mécanisme de son projet
pour lequel il est parti de deux tex-
tes : un projet de loi du Gouverne-
ment et la proposition de résolution
de M. Fernand Grenier. Puis M.
Robert Baron, M. Emile Hugues, M.
Robert Bichet et enfin M. Fernand
Grenier, qui défendit avec vigueur
son projet. Sa proposition, explique-
t-il, est simple et efficace. Elle tend
à frapper l'exploitation de tous les
films étrangers doublés par un pré-
lèvement de 25 % sur la part reve-
nant au producteur de ces films,
soit en fait 7 % sur les recettes des
films étrangers doublés. Cette taxe
supplémentaire serait affectée à un
compte spécial d'aide à la produc-
tion, en vue de rembourser le mil-
liard de subvention immédiate de-
mandée par la proposition de loi.

Mais M. Grenier n'a pas été suivi :
par 408 voix contre 183, sa propo-
sition a été rejetée.

Espérons du moins que, dès cette
semaine, la commission Presse-
Radio-Cinéma pourra achever l'exa-
men des amendements déposés au
projet Gérard-Jouve de façon que
la discussion puisse revenir très vite
devant l'Assemblée.

Au moment où s'engagent les
pourparlers officiels entre les délé-
gations des États-Unis et de la Fran-
ce pour la révision des accords
Blum-Byrnes, c'est urgent !

Michel FAVIER-LEDOUX.

LES CINÉ-CLUBS à travers la région parisienne

MARDI 6 JUILLET

C.C. Argenteuil (Majestic) : Gala
Charlot. — C.C. 46 (Delta) : Sous les
toits de Paris. Un Chapeau de paille
d'Italie. — Cercle technique de l'écran
(Villiers) : Film inédit. — C.C. St-
Ouen (Lumières) : Aventure à Bou-
logne. — C.C. No-Art (Musée de
l'Homme) : Films de poupées et na-
tionnettes.

JEUDI 8 JUILLET
C.C. Air France : François Ier. — C.C.
Néo-Art (Musée de l'Homme) : Films
d'avant-garde internationaux.

SAMEDI 10 JUILLET
C.C. Néo-Art (Musée de l'Homme) :
Films scientifiques.



KATHARINE HEPBURN

un vrai garçon manqué...

BERGMAN, Heddy Lamarr, Boyer,
Edward G. Robinson à Paris en
même temps, c'est un événement
et même quatre événements.

Savoir Katharine Hepburn si près de
nous est plus troublant. Elle est passée
par Le Havre, est venue, paraît-il, voir
Paris un jour, est repartie pour l'Ecosse.
On la dit de retour ici. Les autres ve-
dettes sont annoncées, reçues à coups de
fleurs, de magnésium et de discours, des-
cendant dans telle chambre réservée de
tel hôtel, « prêtent leur concours » à
tel gala. Tout le monde peut savoir le
titre de leur prochain film et si elles
aiment les salades vertes et la couleur
rose-bonbon. Katharine voyage incon-
gnito ou presque.

Elle a déjà rendu deux visites à Paris.
Aucune ne fut officielle : en 1929, elle
n'avait pas encore abordé le cinéma et
n'était connue que comme une bonne
actrice de théâtre. En 1935, elle se trou-
vait à la pointe de sa gloire. La pre-
mière fois, elle mit un sac sur le dos
et parcourut à pied la France, l'Alle-
magne et l'Autriche. La deuxième fois
un bataillon de journalistes l'attendait
sur le quai de la gare Saint-Lazare ; per-
sonne ne la vit : elle s'éclipsa en des-
cendant à contre-voile.

Quand on fait le tour des renseigne-
ments que l'on peut recueillir sur Ka-
tharine, on s'aperçoit que la collecte est
riche, drôle, mais qu'elle ne permet pas
de situer cette grande fille tout en os
dont la présence a illuminé le cinéma
américain d'avant guerre. Elle a agi sou-
vent avec une telle originalité qu'on ne
peut exactement discerner le renseigne-
ment vrai du faux. Sur un personnage
aussi peu courant, l'invention publicitaire
avait beau jeu. Si bien qu'on ne sait
où commence et où finit la légende.
Cela n'a d'ailleurs pas tellement d'im-
portance.

Elle est restée un garçon très long-
temps. A Hartford (Connecticut) où elle



Un garçon manqué et...

...qui ne sera jamais une dame rangée

était née le 8 novembre 1909, personne
ne la distingue de ses trois frères aînés
Jimmy, Robert et Richard. Elle porte
déjà des culottes et se fait raser la tête
au début de chaque été pour que les
garçons ne puissent lui tirer les cheveux
et pour avoir, dans les bagarres, des
chances de succès. Elle court, nage, plon-
ge, saute, rit, les taches de rousseur
clouées sur le visage. C'est une cham-
pionne du trapèze. Elle réussit le tour
complet. Pour être chirurgien, son père
n'en est pas moins émotif, et il lui in-
terdit le trapèze.

Alors, Katharine commence à écrire
des pièces. Elle a douze ans quand elle
adapte (elle aussi) *La Belle et la Bête*.
Elle joue la pièce chez elle, mais per-
sonne ne la reconnaît : elle s'est fabri-
qué un masque horrible pour interpréter
« La Bête ». Ses parents l'envoient à
Bryn Mawr, le collège le plus réputé
d'Amérique : ses rêves ne s'apaisent pas.
Elle tient dans *La Vérité sur Blodys* le
premier rôle masculin. L'année suivante
elle joue enfin un rôle de femme dans
La Femme dans la lune. Le journal de
l'université lui consacre un article.

Ses créations théâtrales impressionnent
beaucoup Bryn Mawr, mais plus encore
ses fantaisies vestimentaires : elle ose la
première se montrer jambes nues ; au
petit déjeuner, elle apparaît en chemise
Lacoste, jupe verte et chapeau tyrolien.
Katharine a aussi le temps de passer ses
examens, quelque chose comme une li-
cence (allemand, psychologie et philoso-
phie), parce qu'elle travaille deux fois
plus vite que ses camarades.

Katharine Hepburn plaît beaucoup aux
hommes et l'un d'eux lui plaît : elle
épouse Ludlow Smith, le 12 décembre
1928. Au fond, c'est son métier qu'elle
épouse. Elle joue en province, puis
triomphe à New-York. Elle y crée *The*
warrior's busband. Le plus jeune fils de
Roosevelt la trouve merveilleuse, il en
parle à tous ses amis et notamment à
George Cukor qui est, à ce moment là,
l'homme le plus ennuyé d'Amérique : il
doit commencer à tourner *A bill of di-*

voirement dans quinze jours et il n'a
toujours pas trouvé la jeune fille idéale
qui jouera le rôle de Sydney. Le soir
même, il va voir la pièce et ses soucis
finissent : Katharine Hepburn est l'in-
terprète rêvée.

A son arrivée à Hollywood, les pro-

ducteurs sont effondrés : elle descend du
train, mal coiffée, mal habillée, une pous-
sière dans l'œil, et l'air atrocement em-
prunté. Le jour suivant, Katharine chan-
ge de tactique : elle se fait annoncer
comme une des plus riches héritières
d'Amérique. Sa fortune est évaluée à 16
millions de dollars (environ). Elle se

rend au studio dans une Rolls, conduite
par un chauffeur en livrée. A son bras,
elle a installé un singe. Les producteurs
ne lui refusent pas son contrat. Elle
continue son jeu et Billie Burke la pré-
sente à John Barrymore, son partenaire
pour son premier film et le plus mau-
vais caractère d'Hollywood. Il lui repro-
che de porter du vert.

— *Ce n'est pas du vert*, répond Hep-
burn, *c'est du bleu-turquoise.*

Barrymore est vexé :

— *Oh vous n'avez pas le sens des cou-*

leurs ou je suis un...

— *Vous devez être un...*, répond Ka-
tharine.

Barrymore la trouve amusante et
l'adopte.

C'est sa période de folie douce qui
amuse tant aujourd'hui et qui agaçait
tant à l'époque parce que cette folie
faisait d'elle un personnage fabriqué,
voulu, maniéré, insupportable. Elle se
teint en vert les ongles des pieds pour
les assortir au jardin de tante Phébé
qui vit dans le Connecticut. Elle baptise
chacune de ses taches de rousseur : Liz-
zie, Tillie, etc. Celle qui se trouve sous
l'œil et qui est aussi importante qu'un
grain de beauté s'appelle Gertrude. Elle
fait asseoir les visiteurs indésirables sur
des chaises où elle branche le courant
électrique. Elle achète à un électricien de
studio un vieux chapeau. Elle le fait
nettoyer et le porte pendant un an. Elle
collectionne les vieilles chaussures. Elle
fume la pipe entre les prises de vues.
Elle déclare aux journalistes :

— *J'ai cinq enfants.*

— *Temps d'arrêt et elle laisse tomber :*

— *Tous noirs.*

Elle porte généralement des combina-
isons de mécanicien sous un manteau de
fourrure. Elle se promène tenant un our-
son en laisse, un singe sur l'épaule. Elle

divorce, se montre avec son agent Ley-
land Howard puis avec Howard Hugues
qui la suit dans une tournée à travers
les États-Unis.

Elle tourne aussi des films. La liste
exacte se trouve dans le n° 95 de
l'« Ecran français ». 1933-34-35-36-37-
38 sont ses années les plus riches. De-
puis 1941, elle ne tourne guère plus d'un
film par an. Nous avons vu *Les Fils du*
Dragon (*Dragon Seed*) — n'en parlons
pas — *Indiscretions* (*Philadelphia Story*)
où elle essayait d'animer une comédie
trop classique et surtout *Sans amour*
(*Without love*) où l'on voyait percer en
elle l'amoureuse sous l'étoffe rude de la
femme de sciences.

On dit Hepburn, comme on dit Garbo,
comme on dit Bergman (à remarquer
qu'on dit Marlene et non Dietrich). Par-
ce qu'elle est à mi-chemin entre Garbo
et Bergman, l'une éteinte, l'autre flam-
boyante. Elle poursuit sa carrière, sur
sa prodigieuse lancée, jeune fille prodige
aux angles aigus. Elle s'assagit pour
mieux se retrouver, vibrante et près de
casser, usant de sa voix pour préciser
son art de réflexe. Toujours avec ce grain
de folie qui peut lui faire déclarer offi-
ciellement : « *J'ai un ail de verre depuis*
l'âge de huit ans » ou bien « *Je ne*
mange que la salade assaisonnée à la
vaseline ».

Car Hepburn ne deviendra jamais une
grande dame rangée.



...une Chinoise réussie

3 SEMAINES A LONDRES

U n temps, nous avons cru découvrir mieux, peut-être, qu'une seconde naissance du cinéma anglais: une écopage. Sur ce point précis, il faut déchanter. Avec l'éloignement de la guerre, l'influence documentaire se fait plus diffuse et s'émousse. Les raisons en sont nombreuses. Les principaux scénaristes et metteurs en scène sont retournés à leurs sujets de prédilection. Sir Laurence Olivier transpose Shakespeare, David Lean transpose Dickens. Le public, je vais y revenir, demande des comédies légères. Et il s'agit aussi d'étaler la production sur un ensemble de genres, pour satisfaire à des besoins multiformes, égaux au moins Hollywood dans tous les domaines, s'efforcer de couvrir la majeure partie du marché intérieur, consolider les positions en Amérique, exporter plus et un peu partout. Il n'y a pas, à proprement parler, de production dirigée, bien entendu, mais plutôt retour au plus grand individualisme des créateurs: seulement, celui-ci joue dans des limites commerciales, et l'investissement de grands capitaux ne favorise pas très volontiers les entreprises d'avant-garde. Il y a une crise de conscience et il y a une crise de croissance.

SUR ces données et sous la réserve d'étudier l'aspect financier et international du problème, qui nécessiterait naturellement une longue étude particulière, le cinéma anglais est sur la voie de la réussite. Il couvre en effet les genres les plus divers en maintenant une haute qualité moyenne. Je ne puis malheureusement mieux faire que de donner un rapide aperçu sur quelques films récents, mais leur enseignement commun est significatif. *Spring in park lane* est une charmante comédie mondaine, qui repose tout exclusivement sur la représentation sociale de l'Angleterre pour gagner brillamment la partie à Carpentras, voire dans le Middle-West, mais qui est, je crois, l'œuvre anglaise la meilleure dans le genre tout superficiel, depuis *L'Esprit s'amuse*. *The First Gentleman* est une comédie historique sur le prince régent qui se développe aimablement, avec le faste qui s'impose et quelques touches d'honneur salvateur: on y voit l'aimable Jean-Pierre Aumont dans un rôle de jeune premier. Quant à la question de savoir s'il faut se féliciter que l'émiment Caval-canti ait dirigé le film conventionnel, ou regretter qu'il soit provisoirement perdu pour l'avant-garde, à chacun de la résoudre selon son exigence. J'ai vu aussi *Good Time Girl*, un film noir, qui n'est pas sans mérites plastiques, dont le principal rôle est tenu par Jean Kent, une aguicheuse et adroite comédienne, et où les scénaristes ont sous-entendu une intention moralisatrice en accablant leur héroïne d'infortunes variées. Je ne voudrais pas donner cependant le sentiment que la production anglaise s'est, à travers la diversité des genres, nivelée tout entière à ses honorables moyennes. Il s'en faut qu'elle soit sans sel et sans de plus exigeantes vertus. Mais je ne veux pas couper l'herbe sous le pied de mon ami Jacques Borel.

J E le prie, en revanche, de ne pas prendre ombrage des quelques mots que je vais consacrer à *Hamlet*, qui domi-



Hamlet (Laurence Olivier) voit l'esprit de son père dans la chambre royale.

ne selon moi, la production anglaise et, pour autant que je puisse m'avancer sur ce terrain, la production internationale de l'année. Je ne dirai rien de l'interprétation que Sir Laurence Olivier a donnée du texte shakespearien, parce que je ne suis pas docteur et parce que cela m'entraînerait loin. Mais je tiens ce film pour une date capitale.

par Jean QUEVAL

des rapports entre le théâtre et le cinéma. Pour autant qu'il soit permis de passer sur les coupures qu'il a fallu faire dans le texte, et pour autant qu'on puisse réserver le problème de l'assimilation d'un film qui dure néanmoins deux heures et demie (sans entractes), c'est, selon moi, du théâtre amélioré. Du théâtre: par l'unité dramatique, la scène est généralement sauvegardée: chaque scène est un plan; du théâtre, car il n'y a en somme qu'un décor, et d'une louable austérité, mais amélioré par toutes les ressources qu'offre la profondeur du champ, une caméra mobile et la décomposition, ou la démultiplication du décor. L'esthétique rappelle l'école scandinave et la syntaxe visuelle rappelle Wyler. Mais, dans la des approximations, bien entendu. L'important, c'est d'avoir gagné la gageure et d'avoir définitivement ouvert une voie nouvelle.

C E qui risque bien de déconcerter le Français à Londres, dans le domaine du cinéma comme en tous autres, c'est de se trouver dans un pays sans modes. Il n'y a pas pour le présent de ces mots de passe impératifs comme on en préfère rue Saint-Benoît, au Montand, au Bar Vert ou au Flore (la caméra-stylo, etc.). Il n'y a pour ainsi dire plus d'écoles. Il y a, au contraire, un assez grand désir d'évasion. Le public fait un enthousiaste accueil à *Spring in park lane*. Et, aussi, à *No Orchids for Miss Blandish*, d'après le roman satirique et néo-américain de l'Anglais James Hadley Chase: le même heureux sort a été fait plusieurs mois plus tôt à un outrecuidant navet en technicolor *Duel in the sun*, une super-production d'Hollywood. Dans ces deux derniers cas, le public a boudé, comme il arrive, l'avis de la critique, pour des raisons assez claires. *Miss Blandish* a dû subir quelques coupures du fait des censures locales; *Good Time Girl* a subi le même sort, avec de moindres dégâts. Ce qui achèverait de confondre plus d'un visiteur français, c'est qu'il s'est trouvé des critiques, et non des moindres, pour déplorer que la censure centrale n'ait pas cru devoir sévir contre *Miss Blandish*. En réalité, ce film est surtout remarquable par sa sottise.

I L est inexact, pourtant, que l'intelligencia soit rebelle à tout engagement. Elle vent unanimement le cinéma français. Je regrette de citer un nom, car j'en pourrais aussi bien citer d'autres. Mais je vais citer celui d'un des meilleurs critiques, William Whitebait, qui exerce son métier dans les colonnes — et c'est pour cela que je le choisis — de l'hebdomadaire par excellence de l'intelligencia, le *New State man and Nation*. Il écrivait, dans sa revue critique de fin d'année (je cite de mémoire):

— La moitié au moins des films intéressants vient de France aujourd'hui. Il faut déplorer seulement qu'il faille attendre si longtemps avant de voir ces films en Grande-Bretagne. Et, chose remarquable, le public, ou du moins le public londonien, suit. C'est au point qu'Antoine et Antoinette était publiquement annoncé au Rialto, comme un film à voir, parce que c'est un film français. Puissent nos distributeurs tirer parti de cette faveur presque miraculeuse et inégalement méritée.



Jean Kent, jeune fille ambitieuse qui deviendra une criminelle: « Good time girl ».

★ René Clément, Jean Aurenche et Pierre Bost terminent à Nice le scénario de leur prochain film, *Le Mur des mauvais payeurs*, que René Clément réalisera entièrement dans le port de Gènes, à partir du mois d'août, avec Jean Gabin et Isa Miranda.

★ Pierre Véry a écrit le scénario de trois films de court métrage. C'est Yves Ciampi qui réalisera ces petits films policiers, dont Suzanne Flon sera la principale interprète.

★ Jean de Marguenat a donné le premier tour de manivelle du *Porc-épic*, d'après un scénario de lui-même et de Pierre Léaud. Ce film comique sera interprété par Jean Parédès, Jean Tissier, Alerte, Marcel Vallée, Louvigny, Pasquali et Sinoël.

★ Mary Pickford est en France. Elle compte s'installer à Paris pour y tourner à la fin de l'année.

★ A Sorrente, Marcel Carné travaille au découpage d'*Eurydice*, d'après Jean Anouilh, dont les vedettes seront Michèle Morgan et Michel Audo-

★ Un festival international du court sujet aura lieu en juillet au Musée de l'Homme. Le prix de ce festival sera attribué le samedi 10 juillet, à 20 h. 30.

★ Arrivée à Paris de Paul Terry, auteur des *Terrytoons*. Il visitera la France puis se reposera dans le Midi.

Marie-José DARENE sur "La Route inconnue"

MARIE-JOSÉ DARENE, la femme de Robert Darène — qui fut Brazza dans « L'Épopée du Congo » avant d'incarner Charles de Foucauld dans « La Route inconnue » — s'est engagée, elle aussi, sur « La Route inconnue »: elle incarne dans ce film la sœur de Charles



de Foucauld. Ce qui ne l'a pas empêché de donner à Charles de Foucauld, alias Robert Darène, un fils qu'elle est venue mettre au monde à Paris, en janvier dernier. Ce devoir accompli, elle rejoindra la troupe de Léon Poirier au Maroc et débutera à l'écran... Marie-José Darène a pour cousin Danielle Delorme, la femme de Daniel Gelin (Danielle Delorme, qui n'a pas voulu quitter son mari et son bébé pour Hollywood, tournera en France son premier film américain). Marie-José Darène a décidé qu'elle serait actrice pour suivre partout son mari. Elle a appris son métier, durant un an, avec René Simon. Quand Robert Darène tenait auprès de Léonide Moguy, tournant « Bethsabée », le rôle de conseiller technique militaire, il déclarait que jamais sa femme ne ferait du cinéma. Maintenant, il trouve cela très bien...

Dans notre prochain numéro: Un inédit de **GEORGES MÉLIES** Comment le champion de France **CLÉMENT DUHOUR** est devenu VEDETTE DE CINÉMA et l'article de **CARLO RIM**

que l'abondance des matières ne nous a pas permis de publier cette semaine

BRASSEUR sera un petit oiseau et LEDOUX un méchant monarque dans un film où on ne les verra pas

ON sait les efforts — couronnés de succès — tentés par Paul Grimault pour imposer le dessin animé français et à le rendre viable. Après de nombreux mois de préparation, il vient d'entreprendre la réalisation de *La Bergère et le Ramoneur*, le premier dessin animé français de long métrage.

Chaque jour, dans un auditorium des studios Pathé, on assiste à un étrange spectacle: Pierre Brasseur, en manches de chemise, suant devant une feuille de papier pour dire d'une petite voix, extrêmement aiguë, un texte de conte de fées. Roger Blin,

dans un coin, s'apprête à lui donner la réplique: il est l'aveugle, image de la destinée. A son côté, avec les cheveux blonds que Clouzot lui imposa pour tourner *Manon* et qu'il gardera pour *Les Amants de Vérone*, Serge Reggiani incarne l'imprudent ramoneur qui ose affronter en Fernand Ledoux le plus dur des monarques, tandis que Félix Oudart a délaissé la soutane du bon curé pour se consacrer à un vilain policier. Ici, il y a ni caméras ni décors. Seulement un micro et la cage de verre où s'agitent quelques techniciens, parmi lesquels Paul Grimault à la tête ronde et souriante. Nous ne reviendrons pas sur le scénario et les dialogues de Jacques Prévert: *L'Ecran français* a plusieurs fois déjà et avant tous les autres, entretenu ses lecteurs de *La Bergère et le Ramoneur*.

Pierre Prévert — l'auteur de *Adieu Léonard* et de *Voyage surprise* — dirige les interprètes du doublage. On sait en effet que le doublage d'un dessin animé précède sa réalisation technique. Car c'est seulement lorsque les animateurs auront en main la bande sonore qu'ils pourront faire correspondre le mouvement des lèvres des personnages aux intonations de leurs voix et aux paroles prononcées. Un long travail de patience... Et Paul Grimault n'est sans doute pas au bout de ses peines. « *La Bergère et le Ramoneur*, nous a-t-il déclaré, ne sortira pas avant un an et demi ou deux ans. »

R. T.

ERRATUM
Le compte rendu de Jean Quéval sur le premier festival international du dessin animé attribué à Jacques Boucher le film *Actualités romaines*, réalisé en réalité, sous la direction de Jac Remise.

La semaine dernière, les courtiers de cinéma ont marché sur les étoiles et titubé dans des nuages de drys, de roses, de champagne et de kinaroe absorbés au cours des cocktails auxquels ils ont été conviés. Certains de mes confrères ne ratent pas un seul cocktail. Je les admire. Ils ont la foi. Et un drôle de foie...

Le mien (de foie) a fait un gros effort. Je l'ai d'abord emmené au cocktail *Vire Vent*, une pièce de Pierre Rocher que Jean Faureux va tourner en couleurs, avec Roger Pigaut, Sophie Desmarest, Mady Berry et tutti quanti.

Je suis tombé sur Mady Berry dont j'avais, au lendemain de la Libération (par je ne sais quelle aberration), déploré la mort dans le quotidien où j'opérais: ce qui me vaut, chaque fois qu'elle m'aperçoit, cet alexandrin: Les morts que vous tuez se portent assez bien. Je m'excuse une fois de plus, nous bavardons et elle me quitte en me disant aimablement: « Patientez encore un peu... »

Ca dure depuis quatre ans. J'aurai du mal à enterrer cette histoire...

Au cocktail Macario, cet étonnant comique italien dont on verra prochainement le film *Sept ans de malheur*, il y avait Fernandel.

Découpages

par JEANDER

Cocktail Pierre Véry-Yves Ciampi pour la mise en route de trois nouvelles cinématographies. Trois nouvelles policières et comiques, dont Maître Seguin (c'est-à-dire Suzanne Flon), avocate-détective, sera le pivot.

J'ai bavardé avec Pierre Véry et Patricia Roe, la vedette anglaise que le chef opérateur Thomas couvait des yeux.

Je ne veux pas être cancanier, mais il y aurait du rapprochement franco-britannique dans l'air et un bout d'essai sous roche que je n'en serais pas tellement étonné...

Patricia espère tourner avec Becker dans un film à sketches de Charles Spaak qui s'intitulerait *Spaak*. Elle aurait François Perier pour partenaire.

J'ai omis de lui demander qui serait le chef opérateur du film, car je suis la discrétion même.

Enfin, cocktail Ingrid Bergman.

Nous attendions la star classique, sophistiquée, revivie, corrigée et mise au point par Hollywood et nous avons vu surgir

(à l'heure) une grande fille toute simple et une grande dame de l'écran.

Nous avions été un tantinet dépités, en France, de la voir tourner *Djane of Arc*, comme elle dit, coupant l'herbe sous le pied à la Jeanne d'Arc de Bost et Aurenche. Georges Charensol lui a posé la question:

— Vous saviez que nous voulions tourner une *Jeanne d'Arc* en France?

Et Ingrid a répondu très simplement:

— Oui... mais je ne pouvais pas attendre, après j'aurais été trop vieille...

Cette femme est d'une sincérité désarmante.

Elle a déclaré en outre, qu'elle désirait tourner une *Charlotte Corday*.

J'envie Marat...

Vu aux actualités Gaumont un reportage sur la kermesse qui s'est déroulée aux Tuileries, organisée en l'honneur de la 2^e D.B., « nos libérateurs », comme le dit si justement le speaker.

Et, là-dessus, on nous montre Georgius et André Claveau. C'est tout...



A la Maison de la Pensée française Ch. Boyer entre F. Périer et J. Crispin. (Globe-photo.)

Cocktails d'amitié:

LES COULEURS DE BERGMAN ET LA VOIX DE BOYER

Il faudrait le dire avec des pastels: un rose tendre pour les joues, plus chaud pour les lèvres, un bleu de ciel enfantin pour les yeux, et le blanc le plus doux pour les dents. Elle est belle, elle est ravissante, lumineuse. Elle jus-

tifie toutes les réminiscences littéraires et les comparaisons les plus poétiques, et davantage encore, et que, par exemple, dans ce cocktail les invités soient massés sur plusieurs rangs autour de « sa » table, et que, croyez-en vos yeux, habitués de ces festivités, le buffet soit vide.

Pour nous qui ne l'avons pas encore vue dans *Joan of Arc* (mais bien sûr, c'est elle que nous parlons, d'Ingrid Bergman) son rôle préféré, dit-elle — pour nous, elle est plus que jamais aujourd'hui la Maria à la courte toison de Pour qui sonne le glas, « le petit chevreau » de l'Inglese, « *Hemingway m'avait envoyé et dédié son livre: pour Ingrid Bergman, qui EST Maria. Je l'ai lu et j'ai souhaité d'être Maria...* » Vous vous rappelez le sourire de Maria? Nous l'avons vu l'éclairer à ce moment-là. Et un peu plus tard aussi, quand quelqu'un lui demande: « Comment faites-vous quand vous jouez avec des partenaires plus petits que vous? — J'ôte mes chaussures », répond-elle.

Et elle bavarde, glisse avec timidité quelques mots de français dans sa conversation, raconte l'histoire de la bague qu'elle porte à l'index de la main droite, « la bague de Jeanne d'Arc », parle séduisant avec une compatriote, se laisse photographier, signe des portraits... et ne semble pas le moins du monde s'apercevoir qu'à sa table nous sommes trente qui nous contentons de la regarder.

« Elle est merveilleuse, soupire un confrère quand nous partons. Mais vraiment, c'est trop de cocktails... » N'empêche que nous le retrouvons une heure plus tard, le verre en main, heureux et disert, à la réception donnée à la Maison de la Pensée française par la Fédération des ciné-clubs, en l'honneur de Charles Boyer.

Ils sont tous venus le saluer, les acteurs, les artistes, les techniciens de cinéma, les gens de lettres, les journalistes. C'est tout un monde d'amis qui se reforme après neuf ans autour de lui, le cercle dont il est le centre se fait et se défait, et l'on a l'impression à le voir, à l'entendre, courtis, aimable, son regard intelligent posé avec sympathie sur son interlocuteur, que partout où il se trouve, Charles Boyer est le véritable maître de la maison. De sa belle voix il dit à chacun les quelques mots qu'on attendait et chacun se sent aussitôt très proche de lui, et tout prêt à évoquer des souvenirs. L'article de Pierre Blandchar paru la semaine dernière dans *L'Ecran français* l'a beaucoup touché: « Je l'ai lu ce matin, j'ai aussitôt téléphoné à Charles Boyer, mais il était parti... » Cocktail Charles Boyer, où l'heure des amitiés renouées.

Mme Edward-G. Robinson est "vernée"

MERCREDI dernier, en guise de hors-d'œuvre à la « Nuit de Paris », la haute société française et la colonie américaine se sont rencontrées en présence de M. Jefferson Caffery, ambassadeur des Etats-Unis, à la galerie André Weil, pour le vernissage des toiles de Mrs Gladys-Lloyd Robinson.

Quelques rares complets, moins encore de robes d'après-midi, égarés parmi les smoking, les habits, les robes du soir, les guépières, les perles et les diamants. Reconnus au hasard : MM. Paul-Boncour, (cheveux au vent) ; Van Dongen, J.-Gabriel Domergue (barbe itou), Arletty (surmontée d'un curieux haut de forme gris argent, sans bord et qui tenait de l'accessoire de cotillon), Thérèse Doray, Kissing, Alex Maguy et Jacques Fath (qui paraît avoir résolu pour son compte l'utilisation masculine de la guépière en portant, non le smoking, mais l'Eaton dont la veste cintrée et coupée à la taille pousse une pointe timide vers le milieu des reins).

A franchement parler, on se méfiait un peu. Sachant que Mme Gladys Lloyd n'est autre que la femme d'Edward G. et qu'elle ne s'est prise du goût de peindre que depuis un an et demi, on se disait que M. André Weil, en prêtant sa galerie qui vient d'habiter Renoir, cédait à un caprice de dame arrivée.

Eh bien, pas du tout. Certes, les œuvres de Mrs Robinson ne provoquent pas une révolution dans l'histoire de la peinture, mais on est touché par la fraîcheur et la vivacité des coloris, la naïveté sincère du dessin.

Edward Robinson possède, paraît-il, une remarquable collection de tableaux. A voir les toiles de sa femme, dont le style est moins constant que la sincérité, on devine qu'il doit avoir, entre autres, des Chagall, des Matisse, des Fougère peut-être aussi.

En bref, on était venu pour voir Edward-G. Robinson. On l'a vu d'ailleurs, simple, câlineux, timide aussi, anxieux de faire apprécier les mérites de son épouse.

Et l'on est reparti en parlant de Gladys. C'est un succès.

F. T.

Georges Guétary cherche sa voie

GEORGES GUÉTARY, de retour à Paris, après un long voyage à Londres, où il a conquis tous les Anglais, a repris le chemin du studio. Dans : Celle que j'aime, que réalise Gilles Grangier à Photsonor, d'après un scénario de Marc-Gilbert Sauvajon, il sera... chanteur. Mais, sur la demande de sa future épouse, Ginette Leclerc, fille du grand industriel Félix Oudart, il abandonnera la chanson avant de se marier, pour y revenir d'ailleurs, à la fin du film, afin que tout finisse pour le mieux dans le meilleur des mondes cinématographiques.

Cette semaine dans les

LETTRES françaises

Charles BOYER à Paris

La suite du scénario de Grémillon :

Le PRINTEMPS de la LIBERTÉ

Les deux cents ans de l'Esprit des lois

Chateaubriand

par Louis Martin-Chauffier

...et notre feuilleton :

Le chef-d'œuvre inconnu du XIX^e siècle

« Le MARQUIS de SAFFRAS »

GRANDIR
de 10 à 20 cm., devenir élégant, sveltes au fort, par méthode américaine brevetée. Envol sous pli fermé, 2 timbres, INSTITUT MODERNE, 12 Annemasse (Haute-Savoie).

Macario et Fernandel se sont rencontrés pour faire un concours de grimaces

Le célèbre comique italien Macario est venu à Paris, pour faire connaissance avec l'acteur français qu'il a admiré le plus, et duquel il s'est, avoué-t-il, beaucoup inspiré : Fernandel. Ils se sont rencontrés mardi, au cours d'un cocktail organisé au Club international du film et ils ont tout de suite sympathisé. Ils ont joué ensemble à celui qui ferait la plus belle grimace, mais il aurait été difficile de désigner le vainqueur, tant ils sont experts en ce genre de sport.

Si le nom de Macario est déjà connu en France, on n'a encore vu à Paris aucun de ses films, qui sont, à vrai dire, assez peu nombreux.

Macario est en effet avant tout un comédien de théâtre et un fantasiste de music-hall.

Il débuta dans la carrière en parcourant avec un théâtre ambulante les routes de son Piémont natal. Il interprétait à cette époque le répertoire du mélodrame et il pleurait sur scène à longueur d'acte.

Le jour où il comprit qu'il avait un tempérament comique, il obtint très vite



(Ph. Baulard.)

un succès foudroyant et devint la coqueluche de toute l'Italie.

Ses films ne sont pas très nombreux, car il ne tourne que depuis 1939 : « Accusé, levez-vous », suivi aussitôt après par : « Tu le vois comme nous », « Ne me le dis pas », « Le Chiromancien », « Le Vagabond », « L'Enfant de l'Ouest », « La Tante de Charles » et « L'innocent Casimir ».

Son dernier film : « Comment j'ai perdu la guerre », sera bientôt présenté

à Paris. C'est l'histoire d'un bon bougre d'Italien, pas militariste pour un sou, qui se voit obligé de faire successivement la guerre aux Russes, puis aux Américains, puis aux Allemands.

Hélène Tossi a écrit l'adaptation française de ce film, où Macario est doublé par Henry Guisot. Chose rare, Macario est très content de son « doubleur », dont il a trouvé très drôle (mais fantasiste) l'accent italien.

R. P.

JEAN BENOIT-LEVY VOIT "LES FEUX DE LA MER"

Il y a vingt-six ans, Jean Benoit-Lévy et Jean Epstein réalisaient, en étroite collaboration, le premier en date des films sur Paster. Aujourd'hui, pour la réalisation des « Feux de la mer », c'est par-dessus l'Océan que le contact dut s'établir entre Benoit-Lévy, directeur du cinéma et de l'information visuelle de l'O.N.U., Epstein, réalisateur, et Etienne Lallier, producteur du film pour le compte des Nations Unies.

A sa récente arrivée en France, Jean Benoit-Lévy s'est fait présenter le premier montage des « Feux de la mer ». « Des images magnifiques — a-t-il déclaré à l'issue de la projection — qui suggèrent parfaitement l'idée maîtresse du film. S'il n'y avait qu'un seul pays qui eût des phares, cela ne serait que d'une faible utilité. C'est parce que toutes les nations maritimes du monde entretiennent un réseau de phares que la sécurité de la vie humaine en mer peut-être assurée. » « Les Feux de la mer » feront certainement honneur au cinéma français dans la série internationale de films que l'O.N.U. a mis en chantier pour faire comprendre l'esprit d'entraide entre tous les peuples.

D'HOMME A HOMMES à Bou-Saada

CHRISTIAN JAQUE, Jean-Louis Barrault, Bernard Blier, le chef-opérateur Christian Matras et plusieurs techniciens se sont rendus à Bou-Saada à 250 kilomètres au sud d'Alger. Durant cinq jours, Christian Jaque y tourna les scènes de début de son film D'Homme à hommes : Henri Dunant, auteur fondateur de la Croix-Rouge, dirige ici une exploitation coloniale ; mais tous ses moutons meurent d'une épidémie.

La température torride de Bou Saada a obligé l'opérateur Christian Matras à tourner tôt le matin ou tard le soir. D'ailleurs, pour traduire l'atmosphère étouffante que réclament les épisodes bou-saadiens : c'est « par le contraste des noirs et des blancs que j'ai obtenu l'impression d'intense chaleur et non par la lumière crue », nous explique Matras lors de son retour à Alger.

Christian Jaque s'est montré enchanté de son séjour et de son travail.

Peu d'accidents, sinon une pluie bienveillante qui, en apportant la fraîcheur, permit à Jean-Louis Barrault de s'adonner à l'équitation et à Bernard Blier de connaître les douceurs du voyage à dos de chameau.

M.-R. B.

AUTOUR DU TOUR

LES ETOILES AIMENT LES GEANTS

Le Tour est commencé, vive le Tour ! Et des millions de Français vont attendre d'heure en heure le résultat de chaque étape, la fin du Tour. Le Tour a la première place dans leurs conversations, comme il a la première place dans la presse et à la radio. Et le jeu des pronostics va bon train. Voulez-vous le jouer avec nous ? avons-nous demandé à nos vedettes de cinéma. Car, pour elles aussi, le Tour se joue. Voici ce qu'elles nous ont répondu :

VIVIANE ROMANCE. — Mon favori ? Emile Idée... Mais le tuyau me vient de mon mari, parce que moi...

CLEMENT DUHOUR. — Gagnant ? Robic, naturellement. (Où l'on voit que le mari, en bon conseiller, ne suit pas son propre conseil)

PIERRE DUDAN. — Il y a cent vingt coureurs au départ. J'espère beaucoup qu'ils seront deux cents à l'arrivée. Parce que j'espère que tous les gens sur le parcours prendront des vélos et suivront... Et j'espère aussi qu'au Parc des Princes tous les spectateurs seront à vélo sur la piste.

MARCELLO PAGLIERO. — Des pronostics ? Oui, bien sûr, je pourrais, si seulement le Tour de France était un tour de football. Enfin... je suis pour Bartali.

FERNANDEL. — Je ne sais pas encore. Je vais y réfléchir fortement. Si je suis fixé avant la fin du Tour, je vous le ferai savoir.

MICHEL AUCLAIR. — S'il n'en reste qu'un... René Vietto.

SIMONE SIGNORET. — Pardon, vous dites ? Un Tour de France, il y a un Tour de France ?

BUSSIERE. — Je n'ai pas de favori. Mais le Tour me passionne. Ah ! quand j'étais à l'Hôtel de Ville... (Voici notre Bubus parti à la recherche du temps perdu.) Tous les soirs j'écoute les résultats à la radio en même temps que je lis dans une édition spéciale. Mais un favori ! Vous me demandez un favori ! Je ne suis pas un technicien du cyclisme, moi !

FRANÇOIS PERIER. — Qu'est-ce que vous voulez, moi je ne comprends pas. Non, je ne comprends pas qu'on fasse le Tour de France à cette vitesse... surtout à vélo. C'est si joli le Tour de France, vous ne pouvez pas savoir comme c'est joli ! Mais j'ai tout de même mon idée : Robic.

MAURICE BAQUET. — Les Savoyards, les Savoyards sont là. C'est mon ami Giguët qui gagnera ! (Pour fixer un point d'histoire, disons à ceux qui l'ignoraient que Maurice Baquet est savoyard et, comme l'on voit, poète à ses heures.)

...et la réciprocité est vraie !

MAIS nous avons le goût de la justice. Et il nous a paru que, si nous donnions aux vedettes de l'écran la possibilité de s'exprimer sur leurs camarades sportifs, il était de bonne guerre de permettre aux vedettes du sport de nous dire quel acteur ils plaçaient gagnant dans la course cinématographique.

Interrogeons ceux de l'équipe de France... et quelques autres. Première constatation : nos coureurs aiment le cinéma. Comme les champions de tous les temps, des soigneurs ne nous disaient-ils pas que Francis Pélissier se précipitait dans la première salle rencontrée sur son chemin dès qu'il a un instant de liberté... Sportifs, vous avez la parole !

ROBIC (gagnant du Tour 47). — Je ne me suis pas reposé un seul jour depuis le dernier Tour. J'espère qu'après celui-ci j'aurai le temps d'aller au cinéma. Mais en attendant, vous vous doutez que je serais bien embarrassé de vous dire quel est ma vedette préférée.

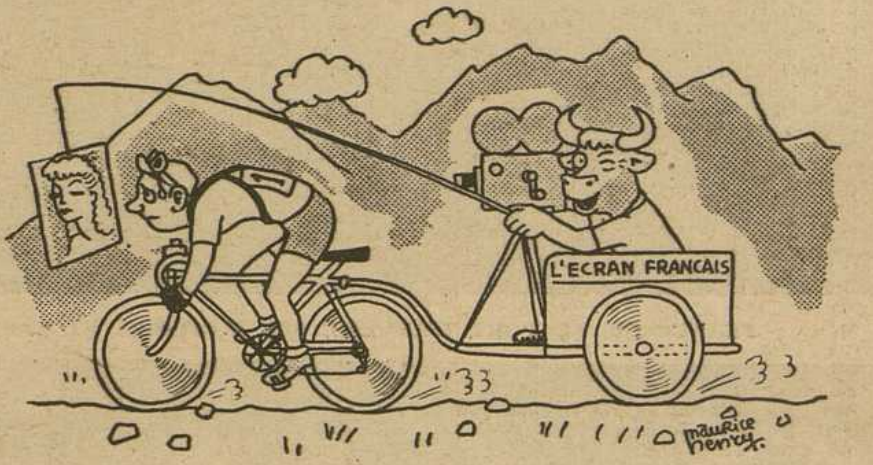
PIOT. — Cette année, je me suis beaucoup reposé pour préparer le Tour de France 48. Autant vous dire que je suis allé souvent au cinéma. Certains films français m'ont enthousiasmé. Mais mon acteur préféré est un Américain, Spencer Tracy.

LE CINÉMA FAIT AUSSI

Le Tour de France 1948 a commencé mercredi dernier, au matin, sa grande ronde. Outre les coureurs cyclistes, comme chaque année, toutes sortes de gens s'étaient joints à la caravane : supporters, managers, directeurs sportifs, agents de publicité, journalistes, touristes fanatiques...

Mais, cette année, pour la première fois, des gens assez insolites avaient également pris le départ : des cinéastes.

Il s'agit de l'équipe de Jean Stelli, qui va tourner Cinq tulipes rouges. Ce film policier aura, en effet,



TACCA. — Je ne me repose vraiment qu'au cinéma. Mes films préférés : français. Mes acteurs préférés : français. Ma vedette : Pierre Blanchard.

CAPUT. — Hélas ! si seulement j'avais le temps d'aller au cinéma aussi souvent que je le ferais ! Certains films français sont magnifiques. Mes vedettes ? Par-dessus tout Louis Jouvet et Pierre Blanchard.

THIETARD. — Je ne vais pas souvent au cinéma. Mais je peux vous dire que je préfère les films français, joués par des Français.

FACHLEITNER. — L'entraînement me laisse trop peu de temps. Entre deux courses, je passe ma vie en chemin de fer. Le moyen avec ça d'aller au cinéma comme je voudrais ! Pourtant, je fais une exception pour Errol Flynn, et j'ai vu tous ses films.

VIETTO (taciturne). — Raimu est mort. Depuis... je cherche en vain un acteur qui le remplace pour moi.

MIGNAT. — J'aime les films français et les acteurs français. Et Louis Jouvet, qui est toujours parfait.

GOUSSOT. — Moi, c'est Tyrone Power. Mais il y a l'entraînement. Et je n'ai pas pu le voir dans tous ses films.

CHAPATTE. — Je vais au cinéma pour me distraire. Concluez : je préfère les films gais. Concluez encore : oui, Bourvil, vous avez deviné !

CHUPIN. — Ah ! parlez-moi des films de bagarre ! Ça, c'est de la vie ! Mais voyons, mais Jean Gabin. Forcément !

PERNAC (avec l'assent). — J'aime les films qui me rappellent le Midi. Mais l'acteur que je préfère ? De loing, c'est Albert Préjean. D'abord parce que c'est un bon acteur. Et aussi, parce que c'est un vrai sportif.

CAFFI (très jovial). — Moi, vous comprenez, j'ai vu Claire Maffei le jour où elle était la marraine de la course « Les Boucles de la Seine ». Pensez que j'ai eu droit au baiser traditionnel du vainqueur ! Le lendemain, je filais voir Antoine et Antoinette. Depuis... (son regard est devenu rêveur.)

SCIARDIS. — J'aime surtout les films en couleur : c'est pourquoi j'aime les films américains. Mais j'aime par-dessus tout Charles Boyer.

LAZARIDES (muet). —

REMY. — Moi ? Vous tombez bien : le cinéma, c'est ma passion. J'y cours dès que je le peux. J'aime tout, tous les films, tous les acteurs. Avec une préférence, pourtant, pour Constant Rémy. Pensez, mon homonyme !

BRAMBILLA. — Non, je n'y vais pas souvent, pas le temps. Qui ? Laissez-moi réfléchir : peut-être Fernandel. Oui, Fernandel. Il est tellement beau quand il rit ! (Et il esquise un sourire. C'est baluchinant, c'est du mimétisme.)

SON TOUR DE FRANCE

pour cadre le Tour de France, et on le tournera (c'est le cas de le dire) d'étape en étape, en suivant tout au long la grande épreuve sportive.

Au tour de... force. Jean Stelli et ses acteurs, René Dary, Suzanne Delclly, Raymond Bussières, Annette Poivre, Jean Brocard et Pierre Louis sont donc actuellement sur les routes de France et, pour eux, le cinéma est devenu un sport. Un sport dramatique, puisque chaque étape, ou presque, sera ponctuée par un assassinat ou une arrestation.

R. P.



Premier tour de roue et premier tour de manivelle. (Globe-photo.)



FRANCESCO, LE PORT D'ANVERS, SES LUMIERES ET SES OMBRES...



DEDEE : « Et c'est pour attendre deux heures du matin que tu m'as amenée ici ? ». — FRANCESCO : « Qu'est-ce que tu croyais ? »



Une pensionnaire du « Big Moon » (Marcelle Arnold) et son patron Coco.

Pourra-t-elle échapper à son destin de fille pour boîtes à matelots ?

Extraits des dialogues de Jacques SIGURD

UNE femme se promène dans le port d'Anvers. Sur le Bonaparte Dock elle croise deux marins américains, un jeune et un plus âgé. Le jeune lui fait une proposition très nette. La femme répond en anglais.

Le vieux. — Laisse tomber, elle est pressée. Au revoir, Dédé !

Le jeune. — Tu la connais ?

Le vieux. — Oui, c'est une paille du « Big Moon ».

Le jeune. — Chère ?

Le vieux. — Une semaine de paye quand elle veut de toi.

Le jeune. — Sacré pays.

Poursuivant son chemin, Dédé saute sur un bac qui la mènera sur une autre rive. A l'avant, elle regarde passer un

cargo qui s'engage lentement dans le port. Le capitaine du cargo lui fait un léger signe de la main. Dédé y répond en souriant.

Parvenue de l'autre côté, Dédé arrive dans la rue Nassau bordée de chaque côté de boîtes à matelots et entre au « Big Moon ».

Au milieu de la salle, une grande table a été dressée pour le déjeuner des cinq ou six femmes (les pensionnaires du « Big Moon »), du patron (Coco) et du portier (Marco), amant de Dédé.

Marco demande des explications à sa femme.

Marco. — Dédé, je te demande où que tu étais ?

Dédé. — Aux bassins.

Marco. — Tu vas nous faire croire que tu te lèves à dix heures pour aller voir les bassins, peut-être ?

Germaine (l'une des pensionnaires). — Mais enfin, pourquoi qu'elle serait pas allée se promener ? C'est très joli, les bassins, y a de l'herbe. Et puis, ne l'asticoté pas comme ça pendant qu'elle mange, ça empêche de digérer. Tu es toujours en train de la brusquer.

Marco. — Germaine, quand je cause à Dédé, j'aimerais que tu t'en mêles pas.

Germaine. — Oh ! moi, les demi-sels à la manque, ça me fait pas peur, sais-tu ?

Marco. — Qu'est-ce que tu as dit ?

Germaine. — J'ai dit : les demi-sels à la manque...

Marco. — Tu vas le...

Coco. — C'est fini, oui ? Vous allez la boucler un peu ? J'aime manger tranquillement, moi.

Après le repas, Dédé va en ville où elle a rendez-vous avec un notaire (un client sérieux) qu'elle « rencontre » tous les lundis.

Marco est en affaires avec un traf-

DISTRIBUTION

Réalisation d'YVES ALLEGRET
Adaptation de Jacques SIGURD
et d'YVES ALLEGRET
d'après le roman d'ASHELBE
Simone SIGNORET... Dédé
Bernard BLIER... Coco
DALIO... Marco
Marcel PAGLIERO... Francesco
Jane MARKEN... Germaine

Avant tout le monde, cent lecteurs de l'Écran français ont applaudi Dédé d'Anvers en projection-témoin

PRESENTÉE par Jeander, la première projection-témoin de l'Écran français a eu lieu le dimanche 21 juin au cinéma « Broadway » sur les Champs-Élysées. Cette salle avait été choisie par nous pour la qualité exceptionnelle de sa projection et du son, le « Broadway » venant d'être rééquipé avec des appareils du modèle le plus récent.

Le producteur, Sacha Gordine, le metteur en scène Yves Allegret et l'ingénieur du son Calvet, assistèrent à la projection avec les spectateurs-témoins qui reçurent, à l'entrée, un questionnaire précis qu'ils nous remirent à la sortie, dûment rempli.

À noter que la copie présentée était une copie de travail et non une copie définitive. Malgré ce handicap, le film fut accueilli, à l'issue de la projection, par des applaudissements qui montrèrent bien que les spectateurs-témoins avaient conscience que le film qu'ils venaient de voir — et qui sortira à Paris en septembre — était d'une qualité exceptionnelle.

Voici, sans commentaires, et dans leur sécheresse toute mathématique, les résultats obtenus :

À l'issue de la projection, quarante et un spectateurs remirent leur questionnaire.

Le film a obtenu la note moyenne de 16,21/20. (665 - 41).

Les spectateurs-témoins appartenaient à diverses professions : sept étudiants, cinq secrétaires, quatre dessinateurs, deux ajusteurs, un typographe, un standardiste, un instituteur, un bottier, un directeur commercial, une brodeuse, une comédienne, un aide-comptable, un radio, un employé de bureau, un peintre, un agent technique, un ouvrier, un script-girl, un metteur au point, mécanicien, deux lycéens (classe de philo), un chimiste et six sans profession.

Douze spectateurs-témoins avaient au-dessous de vingt ans ; quatorze de vingt à vingt-cinq ans ; quinze au-dessus de vingt-cinq ans.

Dans leurs appréciations, les spectateurs-témoins avaient à choisir entre « excellent », « bon », « moyen », « médiocre » et « mauvais ».

L'interprétation vint en tête avec vingt-neuf « excellent » et douze « bon ».

Venaient ensuite ex-æquo la mise en scène avec vingt et un « excellent », treize « bon » et la photographie avec dix-huit « excellent » et seize « bon ».

Quant aux notes (de 0 à 20) qui ont été données par les quarante et un spectateurs-témoins, voici comment elles se répartissent : trente-trois spectateurs ont coté le film de 15 à 20 (on relève deux 20, cinq 19, sept 18, huit 17, sept 16 et cinq 15).

Voici enfin quelques observations des spectateurs-témoins :

« Long mais excellent, quoique un peu « cauchemard » comme atmosphère, surtout la fin. Simone Signoret remarquable. » (Mme Vilemejeane, dessinatrice).

« Il y a une réelle trouvaille : la descente de Dédé dans l'escalier. On éprouve une sensation de précipitation et même de chute. » (Yvan Miko, étudiant).

« Bravissimo. » (Mme Durand, brodeuse).

« Musique bonne, justement parce qu'elle fait le plus souvent place aux bruits de la vie. Simone Signoret fort juste. Pagliero en progrès. Bon film. » (Mlle Hélène Fottis, secrétaire littéraire aux éditions du Seuil).

« Très bonnes idées musicales, notamment les effets de silence. » (Paul Guillet, ouvrier).

« A intéressé aux moins de 16 ans. Simone Signoret n'est pas assez transformée après la nuit passée avec Francesco. (Affaire de maquillage). » (Mlle Gisèle Mal-frey, étudiante).

« Présentation originale et excellente. Quelques longueurs dans les dialogues. » (M. Raymond Gallatsch, instituteur).

UNE EXPÉRIENCE PLEINE D'ENSEIGNEMENT

par YVES ALLEGRET

J'ETAIS tapi dans mon fauteuil, je regardais ce qui se passait sur l'écran : c'était mon film, mais c'est la première fois que je le voyais en réalité ce jour-là, parce que je le voyais par les yeux de ces gens qui m'entouraient, j'étais tour à tour ma voisine de droite et mon voisin de gauche, le premier rang de fauteuils et le dernier, et j'avais un peu le trac.

Et c'est parce que j'étais donc soudain du don d'ubiquité, que tant de choses qui ne m'étaient pas apparues jusque-là me devenaient tout à coup évidentes. « Il faut absolument soustraire le dialogue entre les deux soldats américains... Il faut, il faudrait... »

Et j'attendais avec curiosité, et un peu d'anxiété, vous vous en doutez, l'avis des lecteurs de l'Écran français qui assistaient à cette présentation-témoin.

Un avis qui m'importait d'autant plus que, cette fois, il était vraiment for-

mulé par l'ensemble du public. Oui, ces cent personnes, c'était bien l'ensemble du public, puisque tous ses éléments y étaient représentés. Et ce privilège d'entendre vraiment la « voix du public » ne nous est pas donné souvent, à nous autres qui faisons des films et qui les faisons pour vous.

Je viens de lire les notes qui ont été attribuées à Dédé d'Anvers. Eh bien... je suis très content d'avoir gagné.

Et je veux dire ici combien ces présentations-témoins sont importantes. Elles le sont pour nous — et ici je pense exprimer l'opinion de tous, techniciens et acteurs — mais aussi pour vous : un film a plusieurs signa-

taires : le scénariste, le dialoguiste, le décorateur, l'opérateur, le musicien... le réalisateur. Mais l'un des auteurs n'est-il pas régulièrement oublié au générique ? Le public !

Auteur occulté, certes, mais dont la puissance est d'autant plus grande peut-être qu'elle est à la fois invisible et partout présente. La preuve ? Combien de fois avons-nous entendu cette icte réponse des responsables d'un mauvais film : ça plaît au public. Mauvais argument, certes, mais symptomatique. Car c'est toujours du public en dernier ressort que nous vient l'approbation ou la réprobation.

C'est la morale de l'histoire, c'est celle de ces présentations-témoins.

DEDEE D'ANVERS

quant de cocaïne et voudrait lui en acheter une certaine quantité. Mais il n'a pas assez d'argent et il va en demander à Coco qui refuse.

Coco. — Écoute-moi bien. Tes petits trafics, ça ne me regarde pas ; en dehors de la boîte, tu peux faire ce que tu veux.

Mais je te préviens : si l'entre ici un seul gramme de ta saloperie, je le vide comme un malpropre ; je ne te regretterai pas. Des portiers, comme toi, j'en trouverai à la pelle. Tu sais que si je te garde c'est pour garder Dédé, mais là je n'hésiterai pas... et si elle le suit, tant pis. Tu as compris ?

Dédé, un peu vexée, se sent attirée vers cet homme tranquille, sûr de lui. Il lui demande de faire une commission à Coco, il ira le voir demain.

Et Dédé rentre pensivement au « Big Moon » où Marco l'attend.

Le lendemain, Coco et Francesco qui se connaissent de longue date, discutent d'une affaire de contrebande dans le bureau attenant à la salle où, en entrant, Francesco a salué Dédé.

Francesco soulève le rideau et regarde dans la salle.

Coco. — C'est Dédé que tu regardes ?

Francesco. — Non, je regarde la salle... Ça marche ?

Coco. — Comme ci, comme ça... C'est surtout Dédé qui attire, on l'aime bien... Elle m'a fait la commission hier.

Francesco. — Ah ! oui.

Coco. — Je crois qu'elle l'attend ?

Francesco. — Pourquoi veux-tu qu'elle m'attende ?

Coco. — Je ne sais pas... Tu lui a dit tout à l'heure que tu la rejoindrais... Tu as oublié ?

Francesco. — Non, non, pas du tout. (Un temps.)

Coco. — J'aime mieux te prévenir : si tu ne lui plais pas, elle te fera boire mais ça s'arrêtera là... Il n'y a que son type qui puisse la forcer...

Francesco. — Elle a un type ?

Coco. — Oui, une petite ordure... Ils sont arrivés de France après la guerre, je pense qu'il a filé pour ne pas être bouclé. Elle méritait mieux que ça, elle a eu des malheurs quoi... puis elle a rencontré ce gars-là qui lui en a raconté et qui l'a embarquée, c'est la vie... (un

Dédé. — Dis, tu te décides ?

Francesco. — Je me décide ?



Pour contraindre Dédé à voler son portefeuille à Francesco, Marco lui brûle le sein avec sa cigarette.

temps). C'est bête, mais j'y suis attaché, je voudrais la voir sortir de là.
 Francesco. — Tu vieillies, Coco.
 Coco. — C'est possible... Oh ! Un beau sentiment ça n'a jamais fait de mal, et ça aide à vivre, le principal c'est de ne pas en avoir plusieurs... Je voudrais qu'il y ait un homme qui arrive un jour, un vrai... et qui l'emmène... Elle me fait gagner de l'argent sans-lui... ch, bien ! si elle venait me trouver et qu'elle me dise : « Voilà Coco, j'ai rencontré quelqu'un... » Mais que ce soit quelqu'un de propre, quoi... pas une gouape comme le Marco. Eh bien, crois-moi, je serais le premier à lui dire de partir, et si elle hésitait, je la flanquerais dehors avec un coup de pied où je pense pour la faire aller plus vite...
 Francesco dans avec Dédée et l'emmène dans un hôtel où ils passent la nuit.
 Et c'est l'amour.

Tandis que Marco donne un acompte au trafiquant de cocaïne pour le faire patienter, Francesco est repenti au « Big Moon ». Il annonce à Coco qu'il embarque sa marchandise le lendemain, puis il emmène Dédée sur son bateau.

Francesco. — On part demain. Je ne peux pas te laisser ici... Si tu n'es pas avec moi tout ça n'a plus d'intérêt... Je ne suis plus rien tout seul, je ne suis plus rien... Même si tu refuses, je t'emmène, je veux que tu sois là tout le temps. Dis-moi que tu veux aussi, dis-le moi.

Dédée. — Je savais que tu parlais de ça et pourtant je n'avais pas peur... Ça ne pouvait pas finir si vite...

Il est décidé que dès le chargement du bateau terminé, Francesco téléphonera au « Big Moon » et que Dédée viendra le rejoindre.

Dédée, radieuse, rentre au « Big Moon » et annonce son départ à Coco complaisant qui offre de la conduire cette nuit au bateau. Il se charge également de flanquer Marco à la porte, ce qu'il fait sans ménagement.

La nuit vient, Dédée est au « Big Moon » et attend le coup de téléphone de Francesco. Marco va boire de bar en bar puis va rôder autour du bateau de Francesco, dont le chargement s'achève.

Francesco a téléphoné, il reste sur le quai en attendant Dédée. Derrière des caisses, Marco le guette, ivre, un revolver à la main.

Marco tire et Francesco s'écroule. Après s'être assuré qu'il était bien mort, Marco s'enfuit.

Quelques secondes plus tard, Coco et Dédée arrivent près du corps de l'Italien.

Après « DEDEE D'ANVERS » cent lecteurs de « L'ECRAN FRANÇAIS » verront gratuitement et plusieurs mois avant sa sortie sur les écrans parisiens

IL PLEUT TOUJOURS LE DIMANCHE

(It Always rains on Sunday)

un des meilleurs films anglais de l'année

Conservez précieusement ce numéro !

La semaine prochaine, nous vous dirons comment reconnaître si l'exemplaire que vous êtes en train de lire vous confère le privilège d'être parmi les « HEUREUX CENT »

Dédée ramasse le revolver que Marco a laissé auprès du corps.

Coco. — Où vas-tu ?

Dédée. — Le chercher.

A la gare, Coco trouve Marco dans une salle d'attente. Sous la menace de son revolver, qu'il tient dans la poche de son imperméable, Coco emmène Marco et le fait monter dans la voiture avec Dédée.

La voiture s'arrête devant un bassin du port. Marco, affolé, comprend qu'il va être exécuté. Il supplie, implore, s'agenouille.

Marco. — Dédée, Dédée, c'est pas de ma faute... Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas... C'était pour pas te voir partir... C'était pour ça...

Coco « descend » Marco d'un coup de poing.

Dédée (avec un geste). — Sur la route, ça passera pour un accident...

Coco jette Marco, toujours inanimé, sur son épaule et va l'étendre sur la route. Avec Dédée, Coco remonte dans la voiture qu'il met en marche. Il accélère. La voiture a un léger cahot en passant sur le corps de Marco, puis elle s'éloigne dans le jour naissant et croise, avant de disparaître, une longue file de dockers qui se rendent à bicyclette à leur travail.

UN GRAND CONCOURS "ELECTRIQUE" (III)

organisé par L'ECRAN français

Qui sera Rouletabille

dans "Le Mystère de la Chambre jaune" et "Le Parfum de la Dame en noir"

COMME vous le savez déjà, s'inspirant de l'œuvre célèbre de Gaston Leroux, Vladimir Pozner vient de terminer le scénario de deux grands films « Le Mystère de la Chambre jaune » et « Le Parfum de la Dame en noir ». Ces deux films seront très prochainement réalisés, le premier par Henri Aisner, le second par Marcel Cravenne. Mais qui pourra le mieux incarner le si curieux personnage du journaliste-détective Rouletabille ? C'est ce qu'à l'heure actuelle, scénariste et réalisateurs sont en train de se demander et... C'est ce qu'ils ont décidé de vous demander à vous tous, lecteurs de « L'Ecran français ».

LE MODE DE CETTE CONSULTATION EST DES PLUS SIMPLES

Il y a quinze jours, nous vous rappelions comment Gaston Leroux « voyait » Rouletabille. La semaine dernière, le scénariste Vladimir Pozner exposait à son tour son point de vue. Aujourd'hui, c'est Henri Aisner réalisateur du « Mystère de la Chambre jaune » qui vous explique comment il imagine son héros. Enfin, la semaine prochaine, Marcel Cravenne qui fera la mise en scène du « Parfum de la Dame en noir » vous donnera son avis.

Lorsque vous aurez lu ces quatre articles et que vous posséderez, par conséquent, tous les éléments

nécessaires pour vous forger une opinion personnelle, VOUS N'AUREZ, VOUS, QU'A NOUS DESIGNER LE NOM DE L'ACTEUR QUI, A VOTRE AVIS, EST LE MEILLEUR QUALIFIE POUR JOUER LE ROLE DE ROULETABILLE.

Vous pourrez, à votre choix, désigner une grande vedette ou un acteur encore peu connu, voire un acteur qui n'aurait jamais fait encore de cinéma, si vous jugez qu'il possède les qualités nécessaires pour tenir le rôle.

...DES RÉCOMPENSES SENSATIONNELLES ET INATTENDUES

1^{er} PRIX : Un bon pour consommation gratuite de 400 kw.-heure d'électricité ! (soit la dépense moyenne en électricité d'un ménage pendant un an ; offert par l'Electricité de France.

2^e PRIX : Une visite au nouveau barrage de la Girotte situé en Savoie, au pied du mont Blanc, à 2.000 m. d'altitude. Voyage en 1^{ère} classe et téléphérique et visite de quarante-huit heures sous la conduite de techniciens ; offert par l'Electricité de France.

3^e et 4^e PRIX : Un bon d'achat de 5.000 francs.

5^e PRIX : Un bon pour une consommation gratuite de 200 kw.-heure d'électricité ! (soit la dépense moyenne d'un ménage pendant six mois) ; offert par l'Electricité de France.

6^e PRIX : Un maquillage et coiffure par le visagiste Fernand Aubry.

7^e PRIX : Un réchaud électrique offert par SAUTER.

8^e PRIX : Un grille-pain électrique offert par les Etablissements NOIROT.

9^e PRIX : Un sèche-cheveux électrique SCAMM offert par la Société APEL.

Du 10^e au 14^e PRIX : Un bon pour une photo de haut luxe aux studios Harcourt.

15^e PRIX : Un fer à repasser électrique NEC offert par la Société APEL.

Du 16^e au 20^e PRIX : Un repas au studio avec les vedettes de « Rouletabille ».

Du 21^e au 30^e PRIX : Un flacon du « Parfum de la Dame en noir ».

Du 31^e au 40^e PRIX : un stylo.

Du 41^e au 50^e PRIX : un disque.

Du 51^e au 100^e PRIX : un roman policier.

Du 101^e au 150^e PRIX : une photo dédiée par le futur « Rouletabille ».

...ET, QUE LEUR CANDIDAT AIT ÉTÉ RETENU OU NON, TOUS

LES PARTICIPANTS, SANS EXCEPTION, ONT CHANCE DE GAGNER

Car : 1^{er} Le gagnant sera, bien entendu, celui dont le conseil aura été suivi, c'est-à-dire qui aura désigné l'acteur finalement engagé ;

2^e En cas d'ex-æquo, il sera procédé à la répartition des prix entre les gagnants par voie de tirage au sort en présence d'un huissier ;

3^e Une fois le ou les gagnants récompensés, tous les prix restants seront répartis par voie de tirage

au sort, en présence d'un huissier, entre tous les participants à notre concours sans exception ;

4^e La distribution des prix aura lieu à l'occasion du premier tour de manivelle ;

5^e Les concurrents auront la faculté de voter pour plusieurs acteurs à condition qu'ils remplissent un bulletin par acteur et qu'ils joignent à chacun de leurs envois une série complète de nos bons-concours.

ATTENTION !

1^{er} Ne nous envoyez pas ce bon-concours n° 3 aujourd'hui, mais CONSERVEZ-LE soigneusement. Vous le joindrez avec les autres bons-concours au bulletin de vote que nous publierons à l'issue de notre concours ;

2^e S'il vous manque le bon-concours n° 1 publié dans notre numéro 156, ou le bon-concours n° 2 publié dans notre numéro 157, il est encore temps de vous les procurer en nous faisant la demande : ECRAN FRANÇAIS, 15, rue du Croissant, Paris (2^e). Joignez à votre demande 15 fr. en timbres par n° réclamé.

Comment Henri AISNER, réalisateur...

ROULETABILLE n'est pas un journaliste ordinaire. C'est un journaliste inopiné. Il épaté ses collègues parce qu'il arrive toujours le premier dans une affaire, bien qu'il coure moins vite qu'eux. Il a beaucoup de succès avec les femmes qui lui racontent toutes leurs petites secrets. Elles croient qu'il les amuse - alors qu'en fait elles sont toutes amoureuses de lui.

Il est adoré par sa concierge : « Un garçon si aimable. Toujours le mot pour rire. Toujours prêt à vous demander un service. Et sérieux avec ça ! »

Il agace son patron car très souvent il oublie son métier de journaliste pour devenir détective.

Il exaspère la police qui refuse de prendre au sérieux sa célèbre méthode « d'attraper la raison par le bon bout. »

Il est craint de ceux qui méditent un mauvais coup car c'est un homme redoutable - avec lui le crime parfait n'existe plus.

Mais ses meilleurs amis pourraient vous dire qu'en fait c'est un sentimental... et de plus, il a peur dans le noir.

Son physique ? Le plus simple serait peut-être, de recopier sa carte d'identité.

Nom : Joseph Josephin, dit Rouletabille.

Né le : 14. Il y a une grosse tâche d'encre qui empêche de lire.

Lieu de naissance : Paris.

Profession : Journaliste.

Taille : moyenne.

Cheveux : moyens.

Nos : moyen.

Forme générale du visage : moyenne.

Yeux : vifs.

Et voilà. Qui voyez-vous qui répondra à ce signalement ?

...voit ROULETABILLE

les Films de la Semaine

AU LOIN UNE VOILE : Deux enfants d'Odessa lors du soulèvement de 1905 ; remarquable d'intelligence, de fraîcheur et de sobriété (Soviétique v. o.)



Une sorte de Poulbot russe...

Sén. : Valentin Kataev. Réal. : Wladimir Legochine. Interp. : Igor Boutt, Boris Rounge, Svetlana Priadilova, Ira Boichakova, A. Melnikova, J. Peltzer, A. Tchekavski, F. Nikitine, O. Pylova. Images : B. Monastyrski et G. Garibian. Décors : B. Kaplounovski et G. Kouznetsov. Musique : M. Rauchverger. Prod. : Sovexportfilm, 1937.

Il y a quelque chose d'absurde dans les mœurs de la distribution. Comme pour ce chef-d'œuvre qu'est *L'Enfance de Gorki*, il aura fallu plus de dix ans au grand public français pour être admis à connaître *Au loin une voile*. Fort heureusement, les grandes œuvres ne vieillissent pas et en le découvrant avec émerveillement, vous aurez le sentiment que le film de Legochine s'est déjà rangé dans la série des classiques du cinéma soviétique.

On y retrouve intégralement ce qui, sous le règne de Poudovkine, d'Eisenstein, de Dovjenko, nous transportait d'admiration à la vue des films russes. Une extraordinaire puissance de conviction et d'émotion obtenue grâce à l'expression des idées en une langue intégralement cinématographique. Mais le langage est venu diminuer ce qui, sous le dynamisme de *La Ligne générale* ou de *La Fin de Saint-Petersbourg*, atteignait encore l'image muette à un peu de sécheresse et de schématisation. *Au loin une voile*, c'est la victoire du récit qui déroule sa courbe logique, simple et cohérente, qui s'insinue profondément dans notre esprit grâce à la finesse de ses nuances, sur le côté rudimentaire du symbolisme de l'image soviétique sans paroles.

Le scénario de Valentin Kataev nous replonge dans l'histoire de la révolution russe. Il nous ramène à Odessa, au lendemain de la révolte du Potemkine qu'a immortalisée Eisenstein. Le matelot Joukov, au robuste visage de lutte, s'est évadé et est poursuivi par un inspecteur

de la police tsariste. Grâce à la sympathie pour les idées libérales d'un professeur, il parvient à se cacher dans une cabine, sur un bateau de plaisance de la mer Noire. Puis il est recueilli par un vieux pêcheur qui lui offre l'asile de sa maison et auquel les cosaques feront payer cher sa complicité révolutionnaire. Pourvu de vêtements civils par les militants de la ville, il surgit soudain au milieu de la foule et, usant successivement du discours et des armes, il dirige l'insurrection de 1905 à Odessa. Il est capturé : la solidarité prolétarienne organisée s'évase. A la fin, il s'éloigne dans une barque. Il ne reste de lui... qu'au loin une voile... Ce tableau justifie la référence pour le titre du film à un beau poème de Lermontov.

Ce qui nous émeut, ce qui contribue pour l'essentiel à l'accent de rare intelligence de cette œuvre, c'est la manière dont le réalisateur a su utiliser la simple trame de l'aventure du matelot Joukov pour exprimer la prise de conscience de l'idéal révolutionnaire par deux cerveaux d'enfants. L'un est une sorte de Poulbot russe qui a, pourrait-on dire, le combat ouvrier « dans le sang » et s'attache spontanément à sous-traiter le fuyard à son poursuivant. L'autre est un collègue timide, un peu efféminé, qui se laisse entraîner dans l'action par son camarade et passe entre les coups de fusil avec une émotion entachée du romantisme. Le gamin d'ouvrier ne cesse de dominer moralement le rejeton de l'intelligentsia. Il spéculer sur l'apparence inoffensive de son ami au regard des gendarmes pour fourrer sans qu'il le sache des cartouches dans sa gibecière et ravitailler ainsi les combattants. L'humour de ce passage est

d'une finesse extraordinaire. Tout le problème de l'union entre le prolétariat et la bourgeoisie progressiste pour le renversement de l'autocratie est lumineusement traité dans ces épisodes juvéniles où les parties de bouton alternent avec de dramatiques scènes de répression. Les images et les dialogues conspirant à une même efficacité intellectuelle. Mais — et c'est est proprement admirable — la netteté incisive des thèmes psychologiques et sociologiques est discrètement tamisée par un climat de sensibilité, de fraîcheur d'âme dont on ne relève d'exemples à ce degré dans le cinéma russe que dans *L'Enfance de Gorki*. En gagnant non pas, comme il était une petite fille. On peut parler d'un véritable charme devant ce film au sujet lourdement tragique, peint entièrement en touches légères.

La plastique des costumes et des décors, la coloration des détails, rappellent presque le style de nos impressionnistes. Le grouillement humain bigarré du bateau et le marché populaire d'Odessa, avec sa marchandise de poisson et sa baraque de tir, pourraient être signés Jean Renoir. Les défilés de manifestants relèvent de l'art plus rude des grands films sociaux du cinéma soviétique. On aura peut-être une pointe de regret devant l'orientation avec laquelle le metteur en scène a parfois usé de son talent à mettre en évidence l'aspect caricatural des physionomies et des gestes des défenseurs d'un système politique condamné par l'évolution historique. Remarque critique d'une importance fort mineure en face d'un film si riche de signification et de génie proprement cinématographique !

Raymond BARKAN.

JOHNNY, ROI DES GANGSTERS: Un bon film de gangsters dans la saine tradition (Am. v. o.)

Le simple nom propre, Johnny Eager, du titre américain convenait bien mieux au film que la vulgarité à bon marché de ce « roi des gangsters ».

Le scénario tenté en effet de rénover avec la tradition scottishienne qui tend à faire du gangster un surhomme qui a mal tourné. Johnny Eager en liberté conditionnelle, feint d'être devenu un petit chauffeur de taxi bien sage, cependant qu'il mène en sous-main les affaires les plus touchées. Il exerce sur ses complices une autorité qui semble méritée par des qualités physiques aussi bien que de caractère. Son plus proche ami, un ivrogne quelque peu intellectuel et sympathique du genre « je bois parce que je me dégoûte » cite Shakespeare et compare son patron aux grands aventuriers du temps des Médicis. Naturellement, l'amour d'une femme finira tout de même par en avoir raison.

Johnny Eager ne fera assurément pas date dans l'histoire du film de gangster, mais c'est tout de même une réalisation mieux qu'honnête et qui a le mérite paradoxal de rester fidèle à la tradition classique du genre, sans rien sacrifier au goût « criminel noir et ténébreux » dont les sous-produits finissent par être détestables.

Sous la direction chevronnée de Mervyn Le Roy, Robert Taylor tient excellemment son rôle de Johnny-Scarface-Médicis. Van Heflin renouvelle curieusement l'emploi qu'interprétait jadis George Raft. Quant à Lana Turner, pour n'avoir rien d'une tueuse, elle n'en est pas moins blonde. On aurait du mal à caractériser la mise en scène, vigoureuse, assez réaliste par son décor urbain et le cadre technique du cynodrome ; il nous semble l'avoir rencontrée cent fois mais, à l'observer de près, on y distinguerait certainement un soin, une sobriété et une précision qui ne sont pas si habituels.

Il ne manque à Johnny Eager qu'un peu plus d'originalité dans le scénario, un peu moins de moralisme au détour des dialogues un peu plus de personnalité dans la mise en scène pour être un film à se souvenir.

Robert Taylor et Lana Turner.

André BAZIN.

sur chaque appareil électroménager

celle estampille

APEL

USE

C'EST LA PREUVE de sa Qualité.





Ib Shoenberg et Ilona Wieselmann :
« La Princesse des faubourgs ».



Warren Douglas et Bruce
Edwards : « Les Dés sanglants ».

PRINCESSE DES FAUBOURGS : La légume pousse à Copenhague (Danois d.)



ELLE est née à Copenhague, des cœurs d'un médecin. Elle est mal mariée à un monsieur de la haute. Elle a

LE DRAGON ROUGE : Trois ou quatre meurtres affligeants (Am. d.)

THE RED DRAGON
Réal. : Phil Rosen. Interp. : Sidney Toler, Benson Fong, Marjorie Hoshelle, Fortunio Bonanova, Robert E. Keane, Willie Best, Barton Yarborough, George Meeker, Jean Wong, Don Costello. Prod. : Monogram Pict. 1946.



DANS un de ses brillants paradoxes qui ne sont, le plus souvent, paradoxes que pour les gens pressés, Oscar Wilde disait (à peu près) que seuls les gens superficiels ne s'attachent pas à leur première impression. Si justement je me fie à ma première impression, je me demande par quelle sorte d'hallucination collective Charlie Chan de nouveau, celui qu'incarnera aujourd'hui Sidney Toler, car, par la mémoire de Warner Oland) est considéré par les autorités policières de Nouveau Monde comme une lumière venue en droite ligne de l'Empire du Milieu pour veiller à la sécurité des peuples. Et quelle sécurité ! Il ne s'agit de rien moins ici que du vol de papiers concernant la bombe atomique. Et le malheureux Sidney Toler promène tout au long du film, avec fatigue — une de ces fatigues sèches qui vous font rêver d'un monde meilleur où le coquelicot serait remplacé par des jardins édeniques pour personnes sages — un air absent et un visage vide de pensée. Ce qui ne l'empêche pas le moins

du monde de trouver la solution de l'énigme. Trois meurtres, ou quatre, je ne sais plus. Six suspects, et qui se déplacent en groupe, ce qui facilite singulièrement l'élaboration des alibis. Qui a tué ? Charlie Chan vous le dira si vous en avez envie. Et un policier mexicain, oh ! inévitable, qui suit Charlie Chan comme son ombre satisfaite, et c'est là tout son rôle. Qu'est-ce qui est plus affligeant que la sottise ? L'ennui qu'elle secrète.

José ZENDEL.

ALI-BABA ET LES QUARANTE VOLEURS : De la mauvaise confiture orientale (Am. d.)



ALI BABA AND THE FORTY THIEVES
Réal. : Arthur Lubin. Interp. : Maria Montez, Jon Hall, Turhan Bey, Andy Devine, Kurt Katch, Frank Puglia, Fortunio Bonanova, Moroni Olsen, Ramsay Ames. Prod. : Universal. 1944.

DECIDEMENT, avec les Hollywoodiens on peut s'attendre à tout ! En me rendant au cinéma, je me disais



Maria Montez, Jon Hall et quelques-uns des quarante voleurs.

que, pour une fois, il serait inutile d'évoquer dans ma critique, le sujet d'un film tiré d'une aventure aussi connue que celle d'« Ali-Baba et les quarante voleurs ». Ah ouïche ! J'avais compté sans un débordement d'imagination vraiment imprévisible : d'un de ces contes hauts en couleur qu'imagine Shéhérazade pour empêcher son souverain de dormir, on a tiré une histoire à dormir debout qui tourne autour de la Résistance arabe contre l'occupant mongol et son chef, Gengis Kahn ! Les quarante voleurs, d'ailleurs, quelques-uns comme des P. A. I. (Forces Arabes de l'Intérieur), opèrent sous la conduite d'Ali-Baba, qui n'est autre que le calife de Bagdad lui-même, chassé du pouvoir par l'usurpateur. Il y a aussi un prince « collaborateur » et sa fille qui était, dès l'enfance, promise sous serment à Ali-Baba : or, Gengis Kahn la veut. D'où une situation qui rappelle (avec quelques ridicules en plus) Le Cid de Corneille et Les Jours sont faits, de J.-P. Sartre. Naturellement, Gengis Kahn sera tué en duel par Ali-Baba le jour même de ses épousailles, le drapeau du calife tombera de nouveau sur Bagdad et Maria Montez pourra devenir Mme Ali-Baba. Si encore le film était alertement mené ! Mais Arthur Lubin, réalisateur spécialisé dans le laid, le lourd et le grotesque, prouve une fois de plus ici qu'il est bien « the right man in the right place ».

Si encore le pittoresque de la légendaire Bagdad avait été joliment rendu ! Mais, costumiers et décorateurs ont rivalisé de mauvais goût, tandis que Technicolor s'en donnait à confiture-joie. Si encore on pouvait louer l'interprétation ! Mais on n'interprète pas l'inexistant et tout ce carton-pâte a rendu les acteurs de bois. Non, vraiment, il n'y a rien à vanter dans ce film dont nous nous serions bien passé. Peut-être devra-t-il à son titre de faire carrière : mais alors, ce sera de la tromperie sur la marchandise.

François TIMMORY.

LES DÉS SANGLANTS :

Pipés ! (Am. v. o.)



BELOW the HEAD LINES
Réal. : William Beaudine. Interp. : Warren Douglas, Ramsay Ames, Paul Maxey, Philip Van Zandt, Bruce Edwards, George Meeker, Jan Wiley. Prod. : Monogram Pict. 1947.

CE sont de ces petits films pauvres qu'on va voir en espérant : on ne sait jamais, peut-être, après tout... Et puis on ne voit rien qu'une mauvaise photo, de mauvais acteurs dans une mauvaise histoire, un petit film pauvre. Tout à fait le cas des Dés sanglants.

Depuis quinze ans, ce genre de bandes série 2, démarquant consciencieusement et appauvrissant le scénario de Searface. Ici, deux bandes rivales spécialisées dans l'exploitation de jeux, se partagent les cabarets d'une ville et s'entre-tuent doucement. Le seul aspect intéressant de ce scénario est qu'il dévoile avec pas mal d'impudeur les « dessous » des élections pour le poste de maire, les gaudes qui leur accordera toutes licences. La réalisation de William Beaudine, vieux cheval de harnais, nous laisse dans l'indifférence la plus totale. Tout cela est si nu qu'on accroche désespérément notre attention aux quelques bagarres qu'on veut bien nous octroyer. Les acteurs sont gauches et le nombre des jolies filles compté. Le spectateur est volé. Ces dés sont pipés.

R.-M. THEROND.

Un film radiophonique : LA CLOCHE DE BRUME

L'ECRAN FRANÇAIS a parlé récemment et à plusieurs reprises des contacts de plus en plus fréquents que prennent entre eux le cinéma et la radio. Il y a eu d'abord la Jeanne d'Arc de Jean Aurencie et Pierre Bost, puis Monsieur Lyonnet, mis en ondes par Marc Allégret, et Milord l'Arseuil, scénario radiophonique de Nino Frank, toutes œuvres cinématographiques qui n'ont pas été réalisées pour une raison ou pour une autre.

Ces expériences vont être désormais systématiquement poursuivies. L'année dernière, déjà, Jean Tardieu et Louis Mignon pensaient à introduire dans les émissions dramatiques de la radio les méthodes de travail employées au cinéma, par un découpage ou l'image serait remplacée par la suggestion visuelle. Chacune des propositions de passer à la radio les scénarios non réalisés, ce qui permettrait, d'une part, de faire connaître au public les œuvres qui ne seront jamais tournées, d'autre part, de donner par avance une idée de ce que valent les scénarios susceptibles d'être réalisés.

Le club d'essai radiophonique passera donc dorénavant et régulièrement des « films radiophoniques ». Cinq scénarios ont déjà été retenus. Nous avons pu entendre la première de ces émissions, La Cloche de brume, mercredi dernier, et déjà l'expérience s'est révélée concluante. Le texte de Louis Chavance, en effet, n'était pas le texte simple d'une émission dramatique ordinaire, mais un véritable découpage cinématographique où n'était négligé aucun des moyens d'expression propre au cinéma : découpage, gros plans, jougus enchaînés, travellings sonores et même flous et surimpressions, le son étant utilisé ici exactement comme on utilise l'image à l'écran.

Malheureusement, le scénario de Louis Chavance, quoique intéressant, est loin de valoir la mise en ondes parfaite d'Albert Riéra. Il s'agit d'une histoire surnaturelle de morts qui reviennent sur terre pour faire exécuter leurs volontés dernières. L'influence du « fantastique social », chère à Pierre Mac Orlan et à Marcel Carné, se fait un peu lourdement sentir. Ne joue pas qui veut avec cette merveilleuse veine d'inspiration. Les erreurs qu'on a attribuées — peut-être à tort — aux Portes de la nuit, sont reprises ici avec beaucoup moins d'adresse et de cœur.

Signalons une impressionnante évocation de Londres la nuit, sous la pluie, à la réussite de laquelle participe pour beaucoup la très belle musique de Henriette Rogé. L'interprétation de Georges Rollin, Jean Brochard et Nadine Alari est irréprochable.

Jean-Robert PILATI.

LE MINOTAURE VOUS CONSEILLE...



Ne manquez pas...

Paris (la libération en Italie. It.). — Paris 1900 (le document d'une époque. Français).

Allez voir...

Les Assassins sont parmi nous (l'Allemagne d'après-guerre, révélateur. All.). — Au loin une voile (le soulèvement de 1905 vu à travers deux enfants. Sov.). — Au cœur de l'orage (l'épopée du Vercors. Fr.). — Boomerang (le dilemme d'un magistrat honnête. Am.). — La Chartreuse de Parme (Stendhal à l'écran. Fr.). — Heures mortelles (une famille anglaise. Ang.). — Maintenant on peut le dire (images vraies de la guerre secrète. Ang.). — Mon propre bourreau (psychanalyse. Ang.). — Monsieur Vincent (Pierre Fresnay. Fr.). — La vengeance du D' Joyce (police et psychologie. Ang.). — La vie en rose (le drame d'un pion. Fr.).

DE TOUTES LES COULEURS (II)

DONC, ma dernière chronique s'achevait, en résumé, sur cette affirmation : la couleur n'apportera rien au cinéma, parce qu'elle réduira encore la part d'interprétation intellectuelle que chaque spectateur construit à partir des images qu'il voit, parce qu'elle ne peut en rien aider au symbolisme de l'image...

Quelle meilleure réponse pourrais-je produire que cette lettre, d'autant plus valable qu'elle émane d'un technicien, signée Max Boudot, de Paris ?

Réalisme et fiction pure

JE me contenterai (pour aujourd'hui) de saisir la perche que, sans le vouloir, votre collaborateur Jean Néry m'a tendue en présentant « Munchhausen » aux étudiants. Je cite le compte rendu paru dans « l'Ecran » : « La preuve est faite, dit-il en substance, que la couleur n'ajoute rien au réalisme d'une œuvre. Au contraire, elle ne pourrait que la fausser. Ainsi peut-on imaginer « Les Raisins de la Colère » ou « Monsieur Verdoux » en technicolor ? Par contre, elle ajoute à toute œuvre de fiction pure cet élément poétique ou féérique auquel, depuis quelque temps déjà, nous ont habitués les dessins animés. »

Il est incontestable que M. Néry base son opinion sur les productions en couleurs actuelles qui ne sont que chronos et écoulements barbouillages tout au

plus dignes de servir de films publicitaires à des marchands de berlingots. Un de mes amis, technicien de prises de vues qui a travaillé cinq ans à Hollywood, me racontait que, lorsqu'on tourne là-bas un « Technicolor », le metteur en scène est réduit à l'état de figurant : c'est à peine s'il ose, de temps en temps, émettre une opinion sur le jeu des acteurs ; cela ne compte pas. Ce qui compte, c'est la « même » Kalmus flanquée de son ineffable porte-coton Padelford.

Otez-moi ce tapis vert, j'en veux un rouge sang !

Les murs ne sont pas assez jaunes, qu'on les repeigne ! Etc., etc...

Ei, après avoir fait une incursion dans le domaine de la technique pure et con-

Ce film n'a pas été présenté encore à Paris. Je crois que c'est la première fois qu'une expérience de ce genre a été tentée : faire jouer à la couleur un rôle tragique !

La couleur sera-t-elle une grande tragédienne ?

BIEN entendu, pour porter un jugement de qualité sur l'œuvre à laquelle a collaboré notre ami Boudot, nous attendrons — en espérant que l'occasion nous en sera donnée très bientôt — de l'avoir vue. Du moins, le principe en est-il fort intéressant : et je suis convaincu que tous ceux qui suivent cette enquête m'approuveront de publier de très larges extraits de sa très longue lettre.

Et concluons donc, pour aujourd'hui, par cette évocation « augurale »...

Une enquête

de l'ami Pierrot et de ses correspondants

clue à la supériorité des procédés additifs (français) sur les procédés soustractifs, notre ami poursuit : « Les résultats acquis dépendent surtout de la façon dont le procédé est utilisé, plutôt que du procédé lui-même... »

Une expérience personnelle

IL y a deux ans, j'appartenais, en qualité de conseiller technique, à une société française à laquelle une firme de production hollandaise avait posé le problème suivant : « Réaliser un court-métrage en couleurs évoquant l'occupation, la résistance et la libération de la Pologne. Nous nous mimes au travail et le film fut tourné, aux studios de la rue Forest, à la fois en Agfacolor (35 mm) et en Kodachrome (16 mm) dans les conditions que voici :

Réalisateur : Albert Shreutema (Hollanda).

Producteur : Neederland Film (Amsterdam).

Interprète unique : Chaja Goldstein (Polonaise).

Chef-opérateur : Francis Franc-Lamy (Français).

Conseiller technique pour la couleur : Max Boudot (Français).

Musique originale : Franz Ecker (Hollanda).

Les décors se composaient, en tout et pour tout, de trois panneaux blancs (dont un transparent) et un sol bleu.

Et voici quelques scènes du film.

La scène n'est éclairée que par une faible lumière violette. Soudain, un faisceau lumineux blanc intense traverse l'écran et découvre, dans un angle, une femme en haillon au masque vert qui glisse furtivement le long d'une paroi. Elle fuit...

Plan suivant : gros plan des pieds nus et bas de robe en haillons de la femme qui se traîne. Au fur et à mesure qu'elle avance le halo lumineux qui l'entoure de blanc vire au rouge sombre.

Autre plan : la femme est tombée à terre. Derrière elle, sur le mur blanc, montent lentement des silhouettes rouges de soldats allemands. Elle tente de se relever. Des bottes paraissent en premier plan, tandis que les ombres des soldats défilent. Puis des barreaux, projetant leur ombre sur la femme, apparaissent toujours plus nombreuses... Etc.

À la fin, des lueurs apparaissent au loin, flambeaux multicolores de la libération, tandis que l'hymne des partisans se fait entendre, faiblement puis de plus en plus fort. La femme se redresse, se relève, commence à chanter tandis que, de sombre et verdâtre, le décor devient lumineux.

aurait pu être tourné en noir et blanc. Mais de faire en sorte que la couleur participe intimement au déroulement de l'action. Cette couleur peut être vive, tendre, brutale, imprévue, heurtée... Il y a l'harmonie des couleurs comme il y a l'harmonie musicale !

Lorsque, enfin, des hommes auront compris l'immense intérêt que présente la réunion de la couleur et du mouvement, peut-être verrons-nous alors de vrais films en couleurs. A ce moment, la couleur deviendra aussi indispensable que le son sinon plus ; car, qu'on le veuille ou non, le son ne sera toujours qu'accessoire, alors que la couleur fera partie intégrante de l'image et de l'action dans laquelle elle jouera un rôle...

(A suivre)

1.000 x 100 = 100.000

VOICI une lettre. Elle est toute simple. Et si étonnante... Elle vient de Châlons-sur-Marne et elle dit : Veuillez accepter une modeste obole, car je ne suis qu'une pauvre ouvrière âgée de soixante-neuf ans. Ci-joint un mandat de cent francs.

Merci de tout cœur, chère Madame Justine Richard ! Merci de votre geste qui constitue, nous en sommes sûrs, un lourd sacrifice pour votre bourse ! Merci surtout de l'exemple que vous donnez !

Un exemple qui sera suivi, comme celui de Mme Jeanne Gautier, à La Rochelle, qui nous écrit : J'hésitais à vous offrir ma modeste obole, aussi j'ose à mon tour... J'espère que nombreux seront ceux qui feront de même afin de permettre à notre journal de vivre, de nous intéresser, de nous distraire comme par le passé...

Oui, nous sommes convaincus que nombreux seront ceux qui feront ce geste ; car, si cent francs peuvent sembler bien peu de choses dans ce tourbillon de dépenses accrues que constitue — aujourd'hui — l'impression d'un journal libre, nous n'oublions pas que cette somme, mille fois répétée, devient déjà cent mille francs ! Croyez-vous que si, demain, par un coup de baguette magique, nous avions l'assurance que chacun des lecteurs de l'Ecran versera sa contribution — si modique soit-elle — nous n'envisagerions pas allègrement de passer le cap difficile des mois d'été pour vous remercier, après les vacances, un Ecran en béliotage, plus dynamique et plus beau que jamais ?

Alors, qu'attendez-vous ? Signalez, parmi les dernières souscriptions reçues, celle de notre confrère Claude Mauriac, celle de notre ami Gabriel Audisio, celle de M. Jean Gauthier-Villars pour nous remercier d'être le meilleur des journaux de cinéma et le plus pur défenseur des intérêts du cinéma français.

QUATRIEME LISTE DE SOUSCRIPTION

M. Claude Mauriac, Paris, 2.000 fr. ; M. Gabriel Audisio, Paris, 1.000 ; M. Jean Gauthier-Villars, Paris, 1.000 ; M. Pascal Honalain, Bordeaux, 200 ; Mlle Goltz, Chauvel, par Trizac (Cantal), 200 ; Film Polski, Paris, 500 ; M. Lebrault, Paray-les-Pins (M.-et-L.), 50 ; M. Yves Collin, Saint-Dizier (Haute-Marne), 100 ; F. Papon, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), 500 ; Mme J. Gautier, La Rochelle (Charente-Maritime), 100 ; M. Lachouque, Paris, 50 ; Mme Justine Richard, Châlons-sur-Marne, 100 ; Pierrette Rossi, Paris, 100 ; M. Robert Destain, Paris, 100 ; M. Jean Carmet, Paris, 100 ; M. Raymond Bussièrès, Paris, 100 ; Mme Annette Poivre, Paris, 100 ; M. Jack Ary, Paris, 100 ; Mme Ann Rey, Paris, 100 ; M. Henry Moret, Annecy, 100 ; Anonyme, Draguignan, 30 ; M. René Adam, 50 ; M. P. Garreau, 250 ; Mlle Janine Regnat, Saint-Louis (Sénégal), 850 ; M. Perreard, Clamart (Seine), 100 ; M. Oury, Vincennes (Seine), 150 ; M. Beluguet, Paris, 30 ; M. Juvain, Hauteville (Ain), 80 ; M. Talvas, Saint-Martin-du-Tertre, 100 ; M. Nottin, S. P. 56615 B. P. M. 430, 100 ; L. R. P. Besançon (Doubs), 100 ; M. Pagliero, Paris (deuxième envoi), 200 ; M. Delmotte, Paris, 100.

Total de la quatrième liste 8.740 fr.

Total des quatre premières listes : 60.415 Francs.

SOUSCRIVEZ ET FAITES SOUSCRIRE

Par chèque bancaire, par mandat-poste, par versement à notre C. C. P. : Paris 5067-78.

Le film d'Ariane

VOICI donc ouverte la saison des festivals cinématographiques. Dans l'ordre chronologique, la Suisse, la Tchécoslovaquie et l'Italie vont avoir chacune le leur. La France sera, cette année, défaillante.

Au moment où l'on clame partout l'urgence nécessaire de développer enfin l'exportation de nos films, on déclare forfait pour l'organisation de la grande manifestation qui attirait, pendant deux ans, à Cannes, les représentants de tous les pays. Etrange conception de la propagande.

Il est vrai que, l'an dernier, le tour de force du Festival de Cannes avait été soutenu par le slogan : *Pas de défaillance ! La lutte pour les Festivals est une épreuve de fond. Si nous perdons notre tour, nous sommes fichus. Et la salle avait été construite en un temps record, les fonds rassemblés, le succès obtenu.*

Cette année, changement de décor. Certains parmi les plus ardents de 1947 ont changé leurs batteries. Ils vous attrapent par le revers du veston pour vous expliquer qu'il vaut mieux remettre cela à l'année prochaine, que rien ne sert de se presser, qu'on fera mieux la prochaine fois, etc.

Au nom de petits intérêts particuliers, on enterre, le sourire aux lèvres, un des moyens — et non des moindres — dont nous disposons pour conserver notre rang

de grand pays producteur. Et vive le cinéma quand même !

Post-documentation

INGRID BERGMAN est passée par Paris. Nous avons été très heureux de l'applaudir, car elle est assurément l'une des plus grandes comédiennes de l'écran.

Tous les journaux ont signalé que, si sa chevelure était si courte, c'est qu'elle



se remettait à peine de la mutilation qu'elle avait subie pour être une vraie coiffure à la Jeanne d'Arc. (Au fait, quand tournerons-nous, en France, un « Washington » ou un « Lincoln » ?)

Donc, Ingrid Bergman compte passer quelques jours chez nous. Et plus précisément à Domrémy, Vaucouleurs, Chion, Compiègne, Reims et Rouen.

Croquis à l'emporte-tête

CHARLES BOYER

UNE tête de beau débardeur marseillais qui serait licencié en philosophie, de Maure jaloux, de condottière sachant sourire, celle d'un homme, enfin, né boulevard Labernade, à Figeac-sur-Cèle (Lot).

Nous l'avons aimé en violent héros des pièces de Bernstein (Mélo, Le Bonheur), en élégante canaille (Tumultes, Liliom, Big House), en archiduc amoureux (Mayerling). Il nous a plu par sa frémissante maîtrise de soi dans La Bataille, son insolente dignité dans la version française du Procès de Mary Dugan, sa pesante autorité de mâle victorieux dans Orage. Nous aimions sa bouche ourlée de bouddha au sourire à peine perceptible, la mémorable asymétrie de ses sourcils et le nœud cordé qui les rassemble, sa sensualité, sa voix, son impérieuse gravité, ses ombreuses colères, l'intelligence lisible sur son visage. C'était l'époque où, pour composer ses personnages, il entrait en transe, s'isolait, réfléchissait, errait à travers Paris en quête de figures, d'allures, d'intonations qui l'eussent inspiré. Il avait alors affaire à un public nerveux, critique, qui comprenait au quart de ton. Il nous parlait. Nous comprenions.

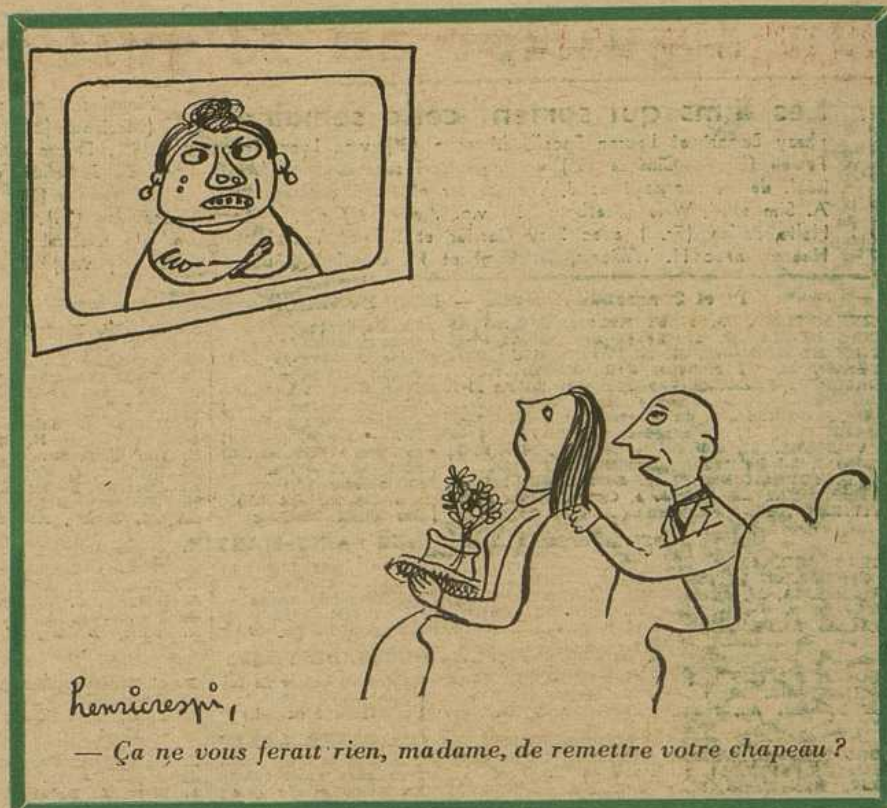
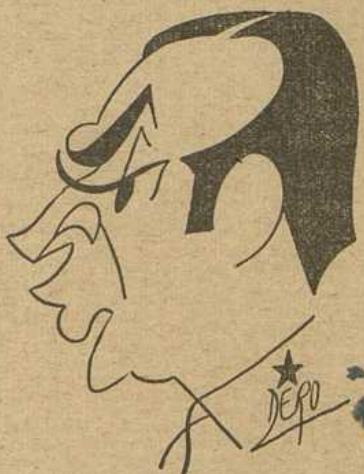
Puis Hollywood l'a appelé. Il est, là-bas, le « gallic charmer », un homme « aussi français que la Tour Eiffel », « Tchârl Bwah-yay », qui mange à midi, porte des foulards dénoués, se plaît au commerce intellectuel, a son portrait peint par Marie Laurencin, suit Ravel sur la partition, absorbe en moyenne cent livres par an, relit Stendhal et Benjamin Constant, mène une vie étonnamment rangée entre sa femme, son enfant et le bureau de documentation française qui est son œuvre. Il est pour l'Amérique ce précieux objet exotique : le charme français importé.

Mais ses rôles ? Eh, mon Dieu ! ses rôles ont été longtemps des rôles de Français, ou tout au moins d'Européen, qui articule bien pour se faire comprendre, dont l'accent épais procure à ses auditeurs un impressionnant sentiment d'étrangeté ; il a incarné Napoléon, naturellement (Marie Walewska), un psychiatre parisien (Private Worlds), un triscible soliste international (Tales of Manhattan), un sculpteur (Coup de foudre) qui, en prononçant en notre langue « Bonjour, Mademoiselle » a fait frémir toutes les Américaines, un immigrant (La Porte d'or), etc., etc. Le public amateur de curiosités se disait : « Ah ! voici donc la vieille Europe ! Quel séducteur ! Comme ces Français sont donc passionnés ! » Et il allait revoir deux fois le « romantique » Boyer dans Back Street et Tessa. Pour lui, en particulier dans ses rôles « légers » avec Irene Dunn, il faisait songer à une hautaine grande personne prise dans une ronde d'enfants et qui, avec un feint enjouement, se prête à leur jeu.

On s'est enfin aperçu qu'il était « miscast », soit mal employé, et qu'après tout la tragédie était sans doute ce pour quoi il était fait. Il a tourné alors Hantise, Confidential Agent, et puis aussi Arc de Triomphe.

Il était temps. Nous craignons que, comme ces amis partis au bout du monde, dont on ne reçoit plus que des lettres de loin en loin, et quelques photos, il eût perdu le pouvoir de nous faire souffrir.

LE MINOTAURE



Sans doute pour se rendre compte de ce qu'aurait dû être l'ambiance de son film.

On ne peut s'empêcher de penser à l'étudiant qui se plongerait dans ses livres au lendemain de l'examen... Les meilleures histoires de fous sont celles qu'on n'invente pas.

Un nouveau rassemblement

DANS un autre domaine (nous sommes loin de la Pucelle !), celle-ci n'est pas mal non plus.

Le premier dimanche de la sortie du film *Le Banni* un service d'ordre rigoureux fut établi place Clichy à la sortie du Gaumont-Palace. On apprit par la suite que les autorités policières avaient cru à une manifestation politique. Un gradé eut même cette phrase magnifique :

— Comment pouvions-nous supposer qu'il s'agissait de cinéma : il n'y avait que des hommes !

Le Minotaure adresse un meuglement admiratif à l'astucieux chef de publicité qui a réussi, mieux que la Nature, à rendre si attirantes les formes hypertrophiées de Mme Jane Russel et, en quelque sorte (et en dépit de Mme Marthe Richard), à faire prendre des vessies pour des lanternes.

L'œil américain

UN qui, par contre, sait rétablir les choses à leurs exactes proportions, c'est un certain M. Heinicke, bottier à New-York.

Figurez-vous que, chaque année, il envoie, pour son petit Noël, une paire de chaussures à Betty Grable. Et qu'elles lui vont comme un gant.

Et pourtant, précise-t-on, ledit M. Heinicke n'a jamais vu cette artiste que sur l'écran. En voilà un qui a l'œil ! A moins que, comme la pellicule, les chaussures en question soient de format standard.

Attention aux enfants

JE suis allé voir *Les aventures des Pieds nickelés* un jeudi après-midi. La salle était une succursale de l'école voisine.

Et, avec mes jeunes compagnons, je me suis bougrement amusé aux pitiétés de Ribouldingue, Filochard et Croquignol. De ce rire sans arrière-pensée, qui est celui de la jeunesse, j'avais l'impression de m'être refait un cœur pur, lavé de tous les brouillards de l'existence.

Aussi, je fus douloureusement surpris de voir qu'on avait adjoint, en première partie, à ce film qui voudrait aller voir tous les enfants, un court métrage : *L'Homme*, de Margaritis, qui possède sans doute des qualités, mais ne s'adresse manifestement qu'à un public adulte.

Car, si l'idée en est originale et cocasse, le thème développe des sentiments assez nauséabonds qui risquent de marquer une

âme enfantine. Même dans un but de parodie et de charge, il est dangereux de se complaire, devant des yeux neufs et crédules, en des jeux ambigus.

Et j'ai regretté que, par une maladresse, on fausse ainsi le caractère si délibérément fantaisiste de la séance.

Maudite géographie

EN même temps qu'Ingrid Bergman, mais de façon fort effacée, Julien Duvivier est arrivé à Paris.

Il revient d'une équipée dans le Pacifique où il était allé dans l'intention de tourner *Le Mariage de Loti*. Forcé d'atterrir sur un îlot isolé, il est resté plusieurs semaines en panne, jouant les Ro-



binson Crusoe, et l'on dit que le film serait abandonné. On s'en tiendrait à des fiançailles, le producteur ne voulant pas payer le repas de noce.

Le jour même de son retour, Duvivier contactait, par téléphone, ses mésaventures à un ami :

— Quel voyage ! lui disait-il. Nous ne sommes même jamais arrivés à l'endroit où nous voulions tourner.

— C'était donc si loin !

— Ah ! mon vieux, Encore plus loin que sur la carte... A qui peut-on se fier ?

PLAZA

8, bd de la Madeleine

ENAMORADA

8^e semaine !

Nos abonnements de vacances

Vous risquez de ne pas trouver « L'ECRAN français » là où vous passerez vos vacances et de pouvoir ainsi participer à nos grands concours d'été. Pour vous éviter ce désagrément, souscrivez un abonnement de propagande.

2 numéros : 20 francs.
4 numéros : 40 francs.
6 numéros : 60 francs.

Paiement par mandat-poste ou par chèque bancaire.
L'usage du chèque postal est déconseillé en raison des longs délais de transmission.